

UNIVERSITÉ DE PARIS

Charles Finney

Sa Conversion, sa Théorie du Réveil
et son Activité

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 24 juillet 1899, à 4 heures

PAR

ALBERT CLER

*«Agissez comme si vous pouviez tout,
Priez comme si vous ne pouviez rien.*

Ad. MONOD.



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

1899

UNIVERSITÉ DE PARIS

Charles Finney

Sa Conversion, sa Théorie du Réveil
et son Activité

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 24 juillet 1899, à 4 heures

PAR

ALBERT CLER

*Agissez comme si vous pouviez tout,
Priez comme si vous ne pouviez rien.*

AD. MONOD.



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—
1899

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. R. ALLIER, président de la soutenance.	
MM. R. ALLIER,	} Examineurs.
E. EHRHARDT,	
J. RÉVILLE,	

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

N° 268

Bibliographie



CHARLES FINNEY. — « Discours sur les Réveils religieux. » (1834).

Traduits par Augustin Bost. Genève et Paris 1886.

Le même. — « Nouveaux Discours à ceux qui font profession d'être Chrétiens ». (1835).

Traduits par Ch. Challand. Genève 1888.

Le même. — « Être revêtu de la Puissance d'en Haut. »

Traduit par Ch. Challand. Genève.

Le même. — « Le Baptême de Puissance. »

Traduit par Ch. Challand. Genève.

Le même. — « Mémoires. » (1867).

Traduits par Ch. Challand. Genève 1895.

A. VINET. — « Discours de Finney sur les Réveils religieux. »

Le Semeur, 25 décembre 1844.

AUGUSTE GLARDON. — « Charles Finney, histoire de sa vie et de ses ouvrages. »

Lausanne 1882.

HENRI APPIA. — « Les Réveils religieux. »

Revue chrétienne, 1^{er} août et 1^{er} septembre 1897.

ROBERT BAIRD. — « La Religion aux Etats-Unis d'Angleterre. »

Traduit par S. Burnier. Paris 1844.

SAMUEL IRENAËUS PRIME. — « Le Réveil américain, ou Puissance de la Prière. »

Traduit par S. Bérard. Paris 1859.

LÉON MAURY. — « Le Réveil religieux dans l'Eglise Réformée, à Genève et en France. »

Paris 1892. 2 vol.

Encyclopédie des Sciences Religieuses. — « Article conversion, 1878. »
Par Jean Monod. 1878.

HENRY NICK. — « Notion de la Μετανοια d'après le Nouveau Testament
et l'expérience chrétienne. »
Thèse, Montauban 1890.

ELISÉE VERNIER. — « De l'idée de la conversion dans le Nouveau
Testament. »
Thèse. Paris, 1890.

JEAN SÉQUESTRA. — « Comment réveiller nos Eglises. »
Paris, 1891.

TAINE. — « Histoire de la Littérature Anglaise. » Tome II.

MAHAN. — « Out of Darkness into Light. »

Àvertissement

Comme l'indique son titre, notre travail a pour but uniquement de montrer ce qu'a été Finney, comme homme, théologien et prédicateur. Il ne faut point s'attendre dès lors à trouver ici une critique serrée et complète de ses idées ou de son système théologique. Finney était non un théoricien, mais un homme d'action ; s'il a essayé d'ériger en système sa théorie des réveils, sa théologie, néanmoins, n'a jamais eu d'autres racines que dans le fait seul de sa conversion ; toutes ses idées, avant d'être formulées par son intelligence, avaient été auparavant un fait d'expérience intime et c'est ce qui rend justement sa pensée si vivante et la lecture de ses discours si profitable.

Au point de vue dogmatique, non plus, Finney ne se rattachait à aucun parti religieux ; M. Ch. Challand, qui a traduit et édité la majeure partie de ses écrits, déclare, que, sans être en opposition avec aucun de ceux qui travaillaient dans l'esprit de Jésus-Christ, et tout en étant à peu près d'accord avec les méthodistes sur certains points, Finney a toujours été « indépendant de toute dénomination ecclésiastique ».

Nous avons donc pensé, étant donnés les moyens et l'espace restreint dont nous disposions, qu'il était suffisant, pour faire apprécier Charles Finney, de nous borner à l'exposé pur et simple de sa théorie des réveils, en y ajoutant un court aperçu de ce qu'a été la vie et l'œuvre de ce prédicateur extraordinaire.

Nous nous estimerons très heureux si notre étude malgré ses faiblesses, sert à faire connaître Finney et si elle constitue en même temps une contribution, si faible soit elle, à l'étude du phénomène de la conversion.

Paris, le 22 juin 1899.

CHAPITRE PREMIER

Finney. — L'Homme.

a) *Origine.* — Charles Finney naquit à Warren, dans le Connecticut, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, le 29 août 1792. Il n'avait que deux ans, lorsque son père alla s'établir dans le comté d'Oneida (New-York). Plus tard, son père émigra de nouveau, et transporta sa demeure au sud du lac Ontario. Cette contrée, comme la précédente, était à peu près déserte ; c'est à peine si, à de longs intervalles, un prédicateur de passage, venait y donner une *mauvaise prédication*. Aussi Ch. Finney, dont les parents n'avaient pas beaucoup de piété, vécut-il jusqu'à l'âge de vingt-six ans sans recevoir aucune notion religieuse déterminée.

A vingt ans, il avait quitté sa famille pour retourner dans le Connecticut et y exercer les fonctions de maître d'école ; de là, il s'était fixé dans le New-Jersey aux environs de New-York ; enfin en 1818, après deux semestres d'études passés dans une école supérieure de la nouvelle Angleterre, nous le trouvons à Adams (Etat de New-York), dans une étude d'avocat, ayant renoncé à la carrière de l'enseignement pour se destiner à celle du droit.

Il y avait à Adams une église presbytérienne dirigée par le Révérend George Gale. Finney se rattacha aussitôt à cette église, et, comme dans ses livres de loi il trouvait souvent des citations des Ecritures, il acheta une Bible.

Son assiduité au culte et l'attention qu'il portait à la prédication lui permirent bien vite d'entrer en rapport avec le Révérend Gale, avec lequel il eut ensuite de fréquents entretiens religieux ; mais son esprit n'était jamais satisfait ; toujours plus avide d'apprendre et de connaître la vérité sur chaque chose, Finney voulait tout comprendre et tout approfondir ; aussi il se mit résolument à étudier sa Bible lui-même.

Plusieurs questions le préoccupaient surtout. Qu'était-ce que la repentance ? — Un état purement passif de l'homme ou bien un acte de sa propre volonté ? Et la sanctification, était-elle l'œuvre exclusive de Dieu ? — Finney était loin d'être au clair sur toutes ces questions, et de plus il avait été vivement étonné, en assistant aux réunions de prières de son église, de voir des chrétiens demander toujours les mêmes choses sans jamais les obtenir. Puisque Jésus déclare dans les Evangiles, que celui qui demande reçoit, que celui qui cherche trouve, et même, que Dieu est plus disposé à nous accorder ses bénédictions qu'un père ne l'est à donner du pain à son enfant ; comment se disait-il, des chrétiens, après avoir demandé une chose, confessaient-ils si souvent ne l'avoir point reçue ? C'est sans doute qu'ils prient mal, ou que je n'ai pas su comprendre les promesses de la Bible, ou encore que celle-ci est trompeuse.

Mais Finney ne s'était point occupé impunément de questions religieuses, il dit lui même : « En lisant la Bible, en assistant aux réunions de prières, en suivant les prédications de M. Gale et en conversant avec lui, avec les anciens de l'Eglise et d'autres encore, je perdis tout repos d'esprit. Je compris que, si la mort venait, je n'étais pas du tout en état d'aller au ciel ; je vis qu'il y avait dans la religion quelque chose d'une importance infinie, et je fus convaincu qu'un grand changement devait se faire en moi. Je n'étais cependant pas encore fixé quant à la vérité de l'Evangile ; mais cette question me paraissait trop importante pour

que je pusse avoir aucun repos avant de l'avoir résolue (1) ».

Toutefois, lorsqu'on demanda à Finney s'il désirait le secours des prières de l'Eglise pour l'aider à trouver la vérité, il déclara très sérieusement qu'il se sentait bien pécheur, mais qu'il ne jugeait pas que cela pût lui être utile, attendu que depuis qu'il était à Adams, il n'avait jamais vu que leurs prières fussent exaucées. Cela ne l'empêcha pourtant point de continuer son étude de la Bible ; au contraire, et, grâce à sa persévérance, il finit par découvrir la raison pour laquelle les prières des membres de l'Eglise n'étaient pas exaucées. « Je vis, dit-il, qu'ils ne remplissaient pas les conditions que Dieu a mises à l'exaucement ; Il ne priaient pas avec foi, ils ne s'attendaient pas à recevoir ce qu'ils avaient demandé (2) ».

C'est ainsi, qu'après deux ou trois années d'étude personnelle de la Bible, Finney arriva à la conviction que malgré « la mystification dont le pasteur, l'Eglise ou lui étaient victimes » la Bible n'en était pas moins la parole de Dieu. Dès lors une question se posa pour lui, celle de savoir s'il voulait accepter Jésus-Christ tel que l'Evangile le présente, ou continuer à vivre comme il l'avait fait jusqu'alors.

b) Conversion. — Finney était arrivé à ce moment où l'homme est dans l'obligation de choisir entre deux voies. Il ne lui suffisait pas d'avoir saisi la vérité par son intelligence, il comprenait que son cœur devait aussi être gagné. Or, un dimanche soir de l'automne 1821, tourmenté dans sa conscience, il prit la résolution de résoudre la question de son salut, et de faire si possible sa paix définitive avec Dieu. A partir de ce moment, son attitude fut différente : non-seulement il n'assistait plus aux réunions de prières et ne s'entretenait plus avec son pasteur ; mais encore il crai-

(1) *Mémoires de Finney*, traduits par M. Ch. Challand, Genève, 1895, p. 11.

(2) *Mémoires*, p. 13.

gnait d'être surpris à étudier sa Bible, il ne la laissait plus comme auparavant sur son bureau au milieu des autres livres, il la cachait, et si quelqu'un entraît tandis qu'il était occupé à la lire, il s'empressait aussitôt de la dissimuler aux regards de ses visiteurs. Il ne voulait point qu'on sût qu'il s'occupait sérieusement de son salut, et, craignant que M. Gale ne l'interrogeât sur ses sentiments et sur l'état de son âme, il l'évitait avec soin. Sa conscience toutefois, ne lui laissa point de répit, qu'il ne fût arrivé, en étudiant sa Bible, à reconnaître qu'il n'avait autre chose à faire qu'à se soumettre à la justice de Dieu et cette justice de Dieu lui apparut en même temps comme une justice complète qui lui était offerte : « Je vis, dit-il, que tout ce que Dieu demandait de moi était de consentir à abandonner le péché, et à accepter Jésus-Christ (1) ».

Un matin qu'il se rendait à son bureau, une voix intérieure lui dit : « N'as-tu pas promis de donner ton cœur à Dieu ? Qu'attends-tu pour tenir ta promesse ? Ne veux-tu pas accepter le salut maintenant, aujourd'hui ? » — « Oui, répondit-il, je veux l'accepter aujourd'hui, je mourrai à la tâche plutôt que d'y manquer ». Alors, au lieu de rentrer à son bureau, il se dirigea vers un bois, situé sur une colline au nord d'Adams, où il avait l'habitude de se promener souvent. Là, il espérait qu'étant seul, il pourrait répandre son cœur devant Dieu. Il se mit donc à genoux dans un coin écarté ; mais le moindre bruissement dans les branches le faisait tressaillir et se relever vivement, dans la crainte d'être surpris à prier : de plus, il restait muet. Tourmenté, il se dit : « Je donnerai là mon cœur à Dieu ou je n'en reviendrai jamais ! » mais comme ses efforts pour prier restaient vains, il commençait à regretter sa promesse et, dans une angoisse toujours plus vive, il éprouvait le sentiment que l'heure de son salut devait être pas-

(1) *Mémoires*, p. 15.

sée, et que Dieu l'avait abandonné. « Je ne puis pas prier, se dit-il, mon cœur est mort pour Dieu ». Il tressaillit de nouveau, croyant entendre quelqu'un s'approcher ; mais ce n'était encore qu'une illusion ; aussi cette fausse honte d'être découvert lui sembla l'obstacle à la faveur divine ; il en fut humilié. « Eh quoi ! se dit-il, un pécheur comme moi, confessant ses péchés au Dieu Saint et Tout-Puissant, aurait-il honte qu'un autre pécheur le vît à genoux, devant son Dieu offensé ! » Cela lui sembla si horrible, qu'il s'écria de toutes ses forces : « Je n'abandonnerai pas ce lieu, quand même tous les hommes de la terre seraient assemblés pour me regarder ». Aussitôt son cœur se brisa, et un passage de l'Écriture lui revint en mémoire, qui fut une véritable lumière : « Vous me chercherez et vous me trouverez, si vous me cherchez de tout votre cœur. » (Jérémie, xxix, 13).

S'emparant de cette promesse avec une pleine confiance en la véracité de Dieu, il dit : « Tu sais, Seigneur, que je te cherche de tout mon cœur et que c'est pour te prier que je suis venu ici ; tu as donc promis de m'exaucer. » Il lui sembla qu'alors il pouvait accomplir son vœu ; il pria longtemps ainsi, s'appuyant sur diverses promesses qui lui venaient à l'esprit ; bientôt il fut tout à fait calme, et, sans s'en être aperçu, il marchait de nouveau à travers le bois. Toute conviction de péché avait si bien disparu, qu'il n'en pouvait croire ses sentiments, et s'accusait plutôt d'avoir eu trop de présomption, et même d'avoir peut-être blasphémé en prenant pour ainsi dire Dieu au mot. Cependant, il n'en retourna pas moins au village, le cœur tout rempli d'une paix délicieuse, et c'est en vain qu'il essayait de se replacer sous la conviction de péché qui l'accablait précédemment : tout sentiment de culpabilité avait disparu pour ne laisser de place qu'à la joie. Rentré chez lui, il prit son violoncelle et se mit à jouer et à chanter des morceaux de musique sacrée, ce qui était sa récréation favorite ; mais sa voix se noyait dans des larmes de bonheur. L'après-midi

fut très occupée ; elle se passa pourtant tout entière, dans cet état de calme et de tranquillité. Le soir, dès que Finney se trouva seul dans son bureau, il se sentit poussé, d'une manière irrésistible, à répandre son cœur devant Dieu. Il entra dans un petit cabinet noir, et là, il lui sembla être face à face avec Jésus et tout entouré de clarté. « Il ne me vint pas à la pensée, dit-il plus tard, que ce n'était là que l'effet de l'état de mon âme ; il me sembla au contraire que le Seigneur était présent devant moi, comme l'aurait été tout autre homme qui serait venu me voir dans ce cabinet. Lorsque je fus devenu plus calme et que je retournai dans l'autre chambre, je trouvai le feu éteint..... Comme je prenais un siège pour m'asseoir près du foyer, je reçus un puissant baptême du Saint-Esprit. Sans m'y attendre....., le Saint-Esprit descendit sur moi de façon qu'il me semblait traverser tout mon être, corps et âme..... C'était comme des vagues d'amour, des vagues d'Esprit Saint qui passaient sur moi. Ces vagues passaient, passaient, passaient l'une après l'autre, tellement que je m'écriai : « Je mourrai si ces vagues continuent à passer sur moi ! » Puis, je dis : « Seigneur je n'en puis supporter davantage (1) ! » Un membre de l'église survint, qui le trouva pleurant à haute voix ; l'ayant interrogé sur ce qu'il avait, Finney lui répondit : « Je suis si heureux que je ne puis vivre ». Le lendemain matin à son réveil, instantanément le baptême de l'Esprit qu'il avait reçu la veille lui fut de nouveau renouvelé et de la même manière que la première fois. Mais Finney, bien que n'éprouvant plus d'anxiété au sujet de son âme, ne savait que penser de l'état dans lequel il se trouvait ; il se demandait si réellement sa paix était faite avec Dieu, ou si son esprit dérangé ne le faisait pas victime d'une illusion. Une voix intérieure lui disait pourtant : « Douteras-tu ? douteras-tu ? » — Non, répondit-il, « je ne

(1) *Mémoires*, p. 19 et 20.

douterai pas, je ne puis douter ». « Et c'est ainsi, dit Finney, que la doctrine et la justification par la foi me fut révélée. Elle devint claire pour moi parce qu'elle était mon expérience présente....., Maintenant, je voyais ce que signifient ces paroles : « Justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Je voyais qu'au moment précis où dans le bois j'avais cru, tout sentiment de condamnation avait entièrement disparu de mon esprit et que depuis lors, quelque effort que j'eusse pu faire, je n'avais pu ramener en moi la moindre conscience de condamnation ni de culpabilité. Mes péchés avaient dès lors disparu, et je n'avais le sentiment d'une culpabilité quelconque, pas plus que si je n'avais jamais péché. » A partir de ce moment, Finney abandonna le droit pour se vouer à l'évangélisation ; il ne voulut même pas plaider les causes pour lesquelles il se trouvait engagé, répondant qu'il était désormais l'avocat de la cause de Jésus-Christ. Cependant, au lieu d'entrer dans une Faculté, il préféra travailler seul sous l'influence du Révérend Gale qui l'instruisit, après quoi, au bout de deux ans, il passa ses examens de Théologie au presbytère, et obtint la licence qui lui ouvrait toutes les chaires presbytériennes.

c) Caractéristique de cette conversion. — Si nous avons parlé en détail de la conversion de Finney, ce n'est point que nous nous proposons de l'expliquer ; mais cette conversion nous a paru assez remarquable et assez originale pour être racontée, et cela d'autant plus, qu'elle a eu une influence marquée sur toute la carrière d'évangéliste de Finney. Nous ne nous dissimulons pas toutefois, qu'en lisant le récit de cette conversion, plusieurs seront tentés de considérer Finney comme un vulgaire illuminé, sujet à des hallucinations, produit et indice d'un cerveau malade. Mais avant de porter un jugement si sévère, bien qu'en apparence justifié, nous croyons nécessaire d'ajouter

quelques détails complémentaires. « Lorsque, sur la demande du conseil de la Faculté de théologie d'Oberlin, Finney commença d'écrire ses Mémoires, il était près de la fin de sa carrière. » C'était en 1867; or, comme il est mort en 1873, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, « son esprit avait eu plus d'un demi-siècle pour se calmer et réfléchir; donc point d'entraînement dans le récit qu'il nous a fait de sa conversion (1). »

En second lieu, les discours que Finney a laissés après lui, en particulier ceux sur les Réveils, ne sont point d'un halluciné, au contraire; Vinet va jusqu'à dire « qu'aucun traité de Théologie pastorale ne renferme autant d'éléments positifs d'instruction, et que nulle prédication, à lui connue, ne présente le christianisme sous un aspect plus vivement et plus immédiatement pratique. » C'est, dit-il, un cours de prudence pastorale du plus vif intérêt, et il ne craint point d'appeler Finney « le procureur général du bon sens et l'avocat de la conscience (2). » Il serait donc téméraire de repousser *a priori* les expériences de Finney, si extraordinaires soient-elles, sous prétexte qu'on ne peut les expliquer. M. Sabatier, dans son ouvrage sur l'apôtre Paul, dit, en parlant de la vie *pneumatique* de ce dernier : Il y a une « vie mystérieuse à la fois active et passive, un commerce inexplicable entre l'esprit de l'homme et l'esprit de Dieu, que l'homme psychique, le vulgaire bon sens traite de folie, mais qui n'en a pas moins été la grande richesse, la grande force, la suprême consolation de l'apôtre. » « Cet état, dit encore M. Sabatier, est une pénétration de notre âme individuelle par des forces mystérieuses..... C'est faire preuve, à mon sens, d'une grande légèreté d'esprit et d'une grande précipitation de jugement, que de condamner cet état comme morbide. Sans doute, cette disposition mystique peut être faussée, corrompue, comme

(1) Charles Finney. *Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, par Auguste Gларdon, p. 23.

(2) *Le Semeur*, 25 décembre 1844 : *Les Réveils* de Finney.

toutes les autres facultés ; mais pas plus que nos autres facultés, elle n'est en elle-même une maladie ; car elle est naturelle à toute âme d'homme. Je sais bien que la psychologie ordinaire ne lui fait aucune place dans les cadres traditionnels ; mais ces cadres sont loin d'être aussi larges que la vie..... Si cette faculté d'exaltation mystique est une disposition malade, il faut enfin reconnaître que Jésus, cette personnalité si harmonieuse, a été lui aussi un esprit malade ; car il a eu ses heures d'extases, heures saintes que le sens brutal et vulgaire profane du nom d'hallucination. Non, ce n'est point là une disposition malsaine. Le vrai malade est bien plutôt celui qui n'a jamais connu que l'état de sèche et froide raison (1). » D'ailleurs, si bizarre que puisse nous paraître le récit que Finney trace de sa conversion, il n'en reste pas moins incontestable que c'est à partir de ce moment qu'il se consacra à l'évangélisation de ses compatriotes, et cela avec une si infatigable activité et une si grande puissance de parole, que M. Glardon se plaît à le comparer à saint Paul, ajoutant qu'à l'origine de sa vie chrétienne, l'apôtre des Gentils a été lui aussi le sujet d'un bien étrange phénomène physique et moral.

Il n'est pas absolument juste cependant d'établir un parallèle entre saint Paul et Finney. Que leur activité missionnaire ait de grandes analogies, cela est possible ; mais il y a une remarque à faire au sujet de leurs conversions. Paul « attribue sa conversion à une intervention personnelle et corporelle de Jésus ressuscité ; c'est Jésus qui est descendu au-devant de lui et l'a surpris au milieu de sa vie ordinaire (2) », alors que, loin de songer à se convertir, il allait à Damas persécuter les chrétiens ; Finney, au contraire, cherche son salut et serait plutôt comparable à Augustin et à Luther ; il veut, comme il le dit lui-même,

(1) *L'Apôtre Paul*, par M. le doyen Aug. Sabatier, 3e édit., p. 77, 78, 79, *passim*.

(2) *Apôtre Paul*, par M. le doyen Aug. Sabatier, 3e édit, p. 50.

faire en quelque sorte violence à Dieu. Ce point est justement la caractéristique de la conversion de Finney : c'est le rôle que joue sa volonté et ce caractère se retrouvera dans toute son œuvre.

Un second trait à noter, ce sont ces vagues de l'esprit dont parle Finney. « Je pouvais sentir, dit-il, l'impression d'une onde électrique parcourant tout mon être; onde sur onde d'amour liquide; je ne saurais l'exprimer autrement. Il me semblait que ce fût le souffle même de Dieu. Je me souviens distinctement avoir éprouvé comme si j'étais éventé par d'immenses ailes (1). »

Il serait difficile, sans doute, de rendre exactement compte du phénomène que ressentit Finney; mais, dans la suite, il attribua toujours un très grand rôle au Saint-Esprit, sans lequel, dit-il, un homme ne pourra jamais prêcher l'Evangile avec succès. Ainsi, la conversion de Finney ne fut pas seulement une émotion passagère plus ou moins morbide et sans portée aucune sur sa vie; elle est un fait dûment constaté, un phénomène de psychologie véritable, qui nous permet de dire avec certitude que parmi les conversions il en est de réelles.

La réalité du phénomène de la conversion prouvée, l'on peut se demander s'il est décisif, ou bien, si ce n'est qu'un phénomène partiel, transitoire, qui n'engage point l'être tout entier et doit se renouveler et s'accroître? Le cas de Finney nous permet encore de dire qu'il y a des conversions décisives, qui engagent toute la vie morale du sujet. Sans doute, il y a eu chez Finney ce que l'on peut appeler des conversions préparatoires. Par l'étude de la Bible, il était arrivé, par exemple, à la certitude que l'Ecriture est la Parole de Dieu, et l'on pourrait dire qu'à ce moment il était déjà chrétien. Finney cependant n'avait encore que la vision et non la réalité de la vie bienheureuse; il sentait la

(1) *Gladston*, p. 23.

nécessité, non d'un perfectionnement progressif, mais d'un saut brusque, d'un moment où la décision serait absolue. — « Ne veux-tu pas accepter le salut aujourd'hui, maintenant », lui disait la voix intérieure, et en effet, dans le bois, en un instant, toutes les résolutions sont prises : Finney aussitôt est un nouvel homme.

Une troisième question peut encore être posée. Sa conversion est-elle le produit d'une évolution ou une révolution ? un terme, un point d'arrivée ou un commencement ? — Le cas de Finney présente ces deux aspects du phénomène. Dans ses mémoires, qui sont comme une sorte de confession, on y trouve le récit d'une longue préparation à la foi chrétienne, sans laquelle préparation il n'y aurait certainement pas eu de conversion ; mais la crise terminale a été tout à la fois un terme et un commencement ; la vie de Finney semble avoir été coupée en deux par sa conversion, en sorte que l'évolution qui précède celle-ci, serait chez lui la condition nécessaire de sa conversion, mais non la condition suffisante.

Il serait intéressant d'étudier le phénomène de la conversion en lui-même ; car c'est peut-être le phénomène religieux le plus important du christianisme et ce phénomène religieux, étudié sur des cas comme celui de Finney et comparé avec beaucoup d'autres, serait plus accessible à notre observation. Mais là n'est pas le but de notre travail. Notre intention, en insistant un peu sur la conversion de Finney, a été d'essayer de faciliter pour plus loin la compréhension du rapport étroit qu'il y a entre cette conversion et toute l'activité qui en est découlée. Ceci d'ailleurs n'est point particulier à Finney ; nous en pourrions dire autant d'un saint Paul, d'un Augustin et de bien d'autres.

d) Education doctrinale. — Avant d'aborder la théorie des réveils ou de la conversion d'après Finney, il est in-

téressant de se demander quelle a été son éducation doctrinale.

Nous avons déjà dit précédemment, qu'au lieu d'entrer dans un séminaire de théologie, Finney avait mieux aimé étudier seul, en se plaçant sous l'influence de son pasteur et ami, le révérend Gale, ne voulant pas subir l'influence d'une Faculté qu'il jugeait défectueuse. Nous aurions désiré savoir quels furent les livres et les ouvrages que Finney lut de préférence, et dans quels auteurs il puisa la culture de son esprit ; malheureusement nous n'avons trouvé aucun détail à ce sujet. Finney lui-même n'en dit rien et paraît vouloir nous laisser sous l'impression que seule l'étude de la Bible fut l'objet de ses efforts, et que c'est en elle seule qu'il puisa ses idées et toute sa théologie.

Le Révérend Gale, au contraire, avait fait des études complètes à Princeton, où il avait été nourri d'enseignement très calviniste. Il s'efforça donc, autant qu'il le put, d'inculquer à son élève les idées qu'il avait lui-même reçues. Toutefois, l'influence que le Révérend Gale eut sur Finney ne s'exerça guère que par des discussions. Le premier entretien qu'ils eurent ensemble, fut sur l'expiation. M. Gale soutenait la théorie d'après laquelle Jésus ne serait pas mort pour tous, mais seulement pour un petit nombre d'élus. Finney n'en voulait convenir ; selon lui, les passages bibliques se rapportant à ce sujet enseignaient clairement que l'expiation avait été faite pour tous les hommes, et les Ecritures, interprétées dans leur vrai sens, exigeaient que tout homme soit sauvé qui entend l'Evangile, se repent et croit. Cette question de l'expiation dans la suite fut fréquemment le sujet de leur conversation ; mais aucune entente ne paraissait possible. Aussi, le Révérend Gale accusait son élève d'obstination. « Il était effrayé, dit Finney, dans ses mémoires, à la pensée que je ne demeurais point dans les limites de la pure

orthodoxie telle que l'avaient établie les docteurs de Princeton (1) ».

Un jour Finney lut un article du journal intitulé ; *Un Réveil réveillé*. On y parlait d'un réveil qui, après s'être produit, avait décliné, mais avait été puissamment renouvelé à la suite d'ardentes prières. Finney avait toujours été persuadé que Dieu écoute et exauce les prières, et cet article le confirma dans ses idées ; tout joyeux, il s'empressa de porter le journal au Révérend Gale, en lui déclarant qu'il était assuré que Dieu leur accorderait un réveil à Adams même, s'ils savaient le demander. M. Gale fut surpris des sentiments et de l'assurance de Finney et la lecture de l'article du journal ne produisit point sur lui la même impression. « M. Gale, dit Finney, était attaché à la doctrine de l'ancienne école sur le péché originel ; il soutenait que la constitution de l'être humain était moralement dépravée et qu'en conséquence l'homme était absolument incapable de satisfaire aux conditions que pose l'Evangile ; qu'il ne pouvait ni se repentir, ni croire, ni faire quoi que ce soit de ce que Dieu exige de lui ; qu'il est libre de commettre toute espèce de mal, capable d'accomplir les plus grandes iniquités ; mais qu'il n'a aucune liberté pour accomplir le bien ; que Dieu avait condamné l'homme à cause de sa nature pécheresse et que c'était à cause de cette nature, aussi bien que par le fait de ses transgressions personnelles, que l'homme méritait la mort éternelle (2) ».

Le Saint-Esprit, d'après M. Gale, agissait directement sur l'homme sans se servir de sa liberté ni de sa volonté, l'homme étant entièrement passif dans l'œuvre de la régénération. Finney ne pouvait pas accepter ces doctrines. L'incapacité morale de l'homme n'était à son avis que de la mauvaise volonté. Il y a bien, en effet, disait-il, en l'homme

(1) *Mémoires*, p. 36.

(2) *Mémoires*, p. 38 et 39.

une volonté désespérément mauvaise ; mais ce n'est pas une incapacité morale ; autrement l'homme serait sans péché, n'étant pas responsable de ses actes. « Quand un homme a véritablement la volonté de renoncer à tout péché et d'abandonner sa volonté propre, pour ne plus vouloir que celle de Dieu, tous les liens qui enlacent son âme sont aussitôt brisés, il est rempli de toute la plénitude de Dieu (1) ». Mais bien plus, Finney prétendait que l'on pouvait parvenir à la sanctification complète et que la volonté de l'individu y jouait le plus grand rôle. Tout d'abord, il écartait l'idée de la tentation envisagée comme un péché dont l'homme serait responsable. Les chrétiens aussi bien que les autres hommes, et même davantage qu'eux, sont sujets aux tentations ; mais s'ils les surmontent, ils n'en demeurent pas moins des chrétiens. « Or, tous ceux, dit Finney, qui sont véritablement pieux sentent l'obligation d'être parfaits comme Dieu est parfait, et plus ils sont pieux, plus ils la sentent (2). »

D'ailleurs, du fait que la perfection nous est recommandée dans les Ecritures : « Soyez saints, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », Finney tirait la conclusion qu'elle est possible. Dieu ne peut pas nous commander quelque chose d'impossible et la perfection qu'il demande de nous : — « C'est de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre pensée, de toute notre force, et d'aimer aussi notre prochain comme nous-mêmes — *de toute notre force, de tout notre cœur !* — Dieu ne réclame donc point l'exercice de facultés que nous n'avons pas, mais de facultés qui sont déjà en nous. Or, l'homme n'est pas plus incapable moralement d'être parfaitement saint, qu'il ne l'est d'être saint à un degré quelconque. S'il ne peut arriver à la sanctification parfaite, il faut en conclure que les motifs présentés par l'Evangile

(1) *Nouveaux discours de Finney à ceux qui font profession d'être chrétiens*, p. 331.

(2) *Nouveaux discours*, p. 328.

sont insuffisants, ou bien que l'Esprit de Dieu manque de puissance ; mais l'Esprit de Dieu, pour Finney, est assez fort pour vaincre nos habitudes les plus invétérées, même celles qui sont physiques.

Quant au passage de l'épître aux Philippiens (III, 12), où le grand apôtre déclare qu'il ne se persuade pas d'avoir atteint la perfection, Finney prétendait qu'il ne s'agissait pas ici de la perfection que Dieu demande de nous ; mais de la perfection absolue. En effet, dans le même chapitre, au verset 15, Paul dit : « Nous tous, qui sommes parfaits, » et dans sa lettre aux Thessaloniciens : « vous êtes témoins et Dieu l'est aussi que nous avons eu, envers vous qui croyez, une conduite sainte, juste et irréprochable. » (I, *Thessal.* II, 10.)

La sanctification complète peut donc être réalisée, mais ce n'est pas par les œuvres qu'il faut la rechercher, c'est par la foi. C'est par la foi seulement que nous sommes justifiés, nous sommes alors des coupables pardonnés qui, par leur foi en Christ, le saint et le juste, sont traités comme s'ils étaient justes eux-mêmes. » Ce n'est plus moi qui vit, dit Paul, c'est Christ qui vit en moi et si je vis maintenant dans la chair, je vis dans la foi au Fils de Dieu.

M. Gale était affligé des idées de Finney et il ne cessait de lui répéter que s'il voulait raisonner sur ces sujets, il tomberait probablement dans l'infidélité, il lui rappelait que « plusieurs étudiants de Princeton étaient devenus incrédules parce qu'ils avaient voulu raisonner et n'avaient pas voulu accepter la confession de foi de cette école (1) ». Il lui affirmait, qu'à moins d'avoir embrassé la vérité, il ne pourrait jamais être utile comme pasteur ; c'est bien ce que pensait Finney ; mais ce n'était pas un argument en faveur des vues de M. Gale ; car, par vérité, il entendait ce qu'il croyait et enseignait.

Ces différences d'opinion ne laissaient pas moins Finney

(1) *Mémoires*, p. 39.

fort découragé et rempli d'angoisse; il se disait : « Je ne puis adopter ces vues, advienne que pourra ! je ne puis croire qu'elles soient conformes à la Bible (1). » Et maintes fois il fut sur le point d'abandonner ses études.

Après quelques mois de théologie auprès de M. Gale, celui-ci tomba subitement malade et dut être remplacé par un autre prédicateur. C'était un pasteur « universaliste » ; il répandit si bien et avec tant d'éloquence ses idées, qu'il obtint un grand succès et que plusieurs personnes furent ébranlées dans leurs croyances. Finney, sur le conseil de M. Gale et de quelques amis, résolut de combattre l'effet produit par le nouveau prédicateur, et il annonça pour un soir de la semaine suivante une réunion, dans laquelle il se proposait de réfuter les idées universalistes émises par le pasteur : « J'examinerai la question, dit-il, et si je ne puis démontrer que ces doctrines sont fausses, je deviendrai universaliste moi-même (2). » Finney parla, pendant deux soirs consécutifs, de justice et du châtement des méchants et, raconte-t-il, la satisfaction fut générale.

Plus tard, lorsque Finney eut passé ses examens et obtenu sa licence en Théologie, M. Gale n'en continua pas moins à être inquiet au sujet de ses idées. Un jour qu'il venait d'entendre un de ses sermons, il lui dit : « M. Finney, où que vous alliez, je serai extrêmement honteux si l'on vient à apprendre que vous avez appris la Théologie avec moi (3). » Ce fut très sincèrement mais très amicalement qu'il lui dit cela ; car, malgré leurs différences d'opinions, ils étaient néanmoins très liés et avaient l'un pour l'autre la plus grande affection. Au bout de quelques années, d'ailleurs, M. Gale changea tout à fait d'opinion, et bénit Dieu au contraire de ce que ses idées n'avaient pas eu la moindre influence sur son élève. Mais, pour le mo-

(1) *Mémoires*, p. 39.

(2) *Mémoires*, p. 41.

(3) *Mémoires*, p. 42.

ment, dit Finney, « son grand argument était que je devais m'en remettre au jugement d'hommes illustres et excellents qui, après beaucoup d'études et de délibérations, en étaient arrivés aux vues que je repoussais. Il insistait sur ce qu'un jeune homme comme moi devait respecter les décisions de l'Eglise et s'en remettre au jugement de ceux qui lui étaient supérieurs en sagesse (1). »

Malgré tous les conseils du Révérend Gale, Finney n'en persista pas moins à n'accepter pour vrai, que ce qui se trouvait confirmé par les Ecritures, et ce qui n'était pas contraire à sa raison ; et, en cela, il était un vrai disciple de ses ancêtres de la Renaissance religieuse en Angleterre, des John Hales et Chillingworth. John Hales, docteur de l'Eglise anglicane, « conseillait aux hommes de ne se fier qu'à eux-mêmes en matières religieuses, de ne s'en remettre ni à l'autorité, ni à l'antiquité, ni à la majorité ; de se servir de leur propre raison pour croire *comme de leurs propres jambes pour marcher* ; d'agir, et d'être hommes par l'esprit comme par le reste, et de considérer comme lâche et impie l'emprunt des doctrines et la paresse de penser. »

Chillingworth, après être passé du protestantisme au catholicisme, et, enfin, de nouveau au protestantisme, déclarait que « ces grands changements, opérés en lui-même, et par lui-même, à force d'études et de recherches, étaient de toutes ses actions celles qui le satisfaisaient le plus. » Il soutenait que la raison appliquée à l'Ecriture devait seule persuader les hommes ; que l'autorité n'y pouvait rien prétendre et que rien n'était plus contre la religion que de violenter la religion (2).

C'est sous l'influence de ces hommes de la Renaissance religieuse en Angleterre, que la religion fut laissée à la portée de tout le monde en Angleterre et que l'on autorisa,

(1) *Mémoires*, p. 43.

(2) Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, liv. II, chap. V, § IV, p. 344.

en matière religieuse, l'indépendance du jugement personnel en même temps que l'intervention de la raison et ce furent ces belles qualités qui devinrent le propre de la race anglo-saxonne, et dont hérita Finney. Ce n'est pas sans de grandes difficultés toutefois que Finney put se maintenir dans cette position durant tout son ministère. En voyant l'état de l'Eglise chrétienne, il avait cherché s'il n'y avait pas une vie plus haute et plus stable que celle qu'elle connaissait déjà, et si les promesses de l'Evangile et les moyens qu'il met à notre disposition n'étaient pas suffisants pour faire parvenir les chrétiens à une vie supérieure à celle qu'ils avaient. « Je connaissais bien quelque peu, dit-il, les vues des méthodistes quant à la sanctification ; mais je ne pouvais les accepter, parce qu'elles paraissaient se rapporter surtout au sentiment (1). » Il se mit donc très sérieusement à étudier les Ecritures à ce sujet, lisant tous les ouvrages qu'il put se procurer sur cette question, jusqu'à ce qu'il fût enfin convaincu qu'il était possible aux chrétiens d'arriver à une vie religieuse plus élevée et plus parfaite.

Ces idées firent suspecter plus tard son enseignement universitaire ; on l'accusa de *perfectionisme antinomien*, c'est-à-dire de rabaisser la loi ; mais il se défendit de cette accusation et déclara que « la loi et l'Evangile donnent à notre vie exactement la même règle. Toute violation de l'esprit de la loi est une violation de l'esprit de l'Evangile » ; « l'on n'arrive aux plus hauts degrés de la vie chrétienne, que par une profonde et terrible application de la loi au cœur et à la conscience (2). »

Comme on le verra dans le chapitre qui traite de son activité, Finney devint, en effet, professeur de Théologie pratique ; or, à Oberlin, au Congrès de Cleveland, réuni

(1) *Mémoires*, p. 239.

(2) *Mémoires*, p. 238.

pour s'occuper de l'entretien des collèves en général, on regarda l'enseignement de Finney comme pire que le catholicisme romain. Les pasteurs furent unanimes à condamner la Faculté d'Oberlin où il professait. Plusieurs pasteurs, qui avaient fait leurs études dans cette Faculté, furent même signalés au Congrès et aux églises, et l'on entreprit une campagne, afin d'empêcher les jeunes gens d'aller étudier à Oberlin. Une dame dit un jour à Finney, dans une conversation, ne sachant pas à qui elle s'adressait : « Notre pasteur nous dit qu'il aimerait mieux envoyer ses fils dans les prisons de l'Etat, que de les envoyer à Oberlin (1). »

Néanmoins, le nombre des étudiants de Finney ne diminua point, et la Faculté d'Oberlin resta florissante.

Plus tard encore, en 1843, ayant donné sa démission du presbytère pour accepter la charge de pasteur de l'Eglise de nouveaux convertis qui s'était formée à New-York, Finney rencontra de nouveau des obstacles ; l'opposition fut telle à un certain moment, que l'on mit le feu à l'édifice qui lui était construit en vue de servir de lieu de culte, et que les pompiers eux-mêmes refusèrent d'éteindre le feu, sous prétexte qu'il s'agissait d'une *église amalgamée* où les blancs et les noirs seraient assis les uns à côté des autres (2). Finney, cependant, soutenu par de nombreux amis, n'en continua pas moins avec succès son œuvre, luttant énergiquement d'une part contre l'ultra-calvinisme, qui prétendait que l'homme ne pouvait rien pour son salut, et d'autre part l'arminianisme vulgaire, qui affirmait que l'homme seul par ses propres forces pouvait arriver à la perfection. Et Finney eut la joie de voir, après bien des luttes et des efforts pénibles, ses adversaires abandonner leur première attitude pour embrasser ses vues ; cependant

(1) *Mémoires*, p. 243.

(2) Finney s'occupa beaucoup de la question de l'esclavage et contribua pour une large part à son abolition en Amérique.

il ne cessa jamais d'attribuer tous les résultats obtenus à la grâce divine qui, seule, lui a donné, dit-il, d'agir efficacement pour Dieu.

Telle est, autant qu'il nous a été possible de le savoir, l'histoire de la pensée de Finney, de sa préparation au ministère, de sa tendance d'esprit et du milieu religieux et intellectuel où il vécut. Nous pouvons maintenant passer à sa théorie des réveils.

CHAPITRE II

Finney. — L'Œuvre

a) *Théorie des Réveils.* — L'attitude de Finney vis-à-vis des doctrines et de l'autorité extérieure, ainsi que cela ressort de ce que nous venons de dire, resta toujours indépendante. Cette situation sembla même parfois hostile dans les premiers temps où il fut mis en contact avec la religion. Ayant pour règle de faire toujours usage de sa raison et de son bon sens, il qualifiait volontiers d'insoutenables certaines opinions émises par les chrétiens d'Adams ; aussi, plusieurs, ne se rendant pas compte du caractère sérieux de Finney, s'étaient-ils retranchés derrière lui pour se déclarer incrédules. Mais l'attitude de Finney n'était que la conséquence de son point de vue. L'homme n'était pas, pour lui, un simple instrument, mais un être capable de vouloir ; il estimait qu'il ne devait obéir qu'à sa conscience, c'est-à-dire n'accepter, en matière religieuse, que la preuve interne. Dans ses discours sur les réveils il s'élève avec force contre l'idée du réveil-miracle. « Longtemps en effet, dit-il, on a cru que la conversion était l'œuvre exclusive d'un pouvoir d'en-haut, avec lequel on n'avait rien à faire et qu'on ne pouvait pas plus produire qu'on ne peut produire le tonnerre, la grêle ou un tremblement de terre ; or, un réveil, comme bien d'autres choses, s'opère par les moyens destinés à le produire. Il n'en est pas de cette grâce de Dieu comme d'une ondée qui arrive tout à coup, sans qu'on puisse rien faire pour la produire. Une certaine manière d'attendre tout de la souveraineté de

Dieu, loin d'être un hommage de la foi, n'est parfois qu'un subterfuge de l'incrédulité et une excuse à la paresse. » Dans aucun cas, dit Finney, un réveil n'est un miracle ou ne dépend d'un miracle : « c'est le pur et simple résultat philosophique d'un bon usage que nous faisons des moyens établis par Dieu, comme tout autre effet produit par l'emploi de certains moyens (1). »

Et tout d'abord les agents qui produisent un réveil sont : Dieu, qui agit par le gouvernement de sa Providence et par l'action spéciale de son Saint-Esprit en disposant les événements de manière à mettre la vérité en contact avec l'âme du pécheur. En second lieu, l'homme qui joint son action à celle de Dieu, car les hommes ne sont point de simples instruments dans la main de Dieu, seule la vérité en est un ; « le prédicateur au contraire est un agent moral qui agit volontairement en travaillant à la conversion des pécheurs. »

Enfin un dernier agent dans la conversion, c'est le pécheur lui-même ; c'est lui qui, en dernier ressort, doit recevoir la vérité et lui obéir, sans cela il ne peut y avoir de conversion possible.

Ainsi, d'une manière générale, dans la conversion, deux agents principaux : Dieu et l'Homme.

La conversion est un retour à l'obéissance à Dieu, et ceci est en grande partie l'œuvre de l'Homme. « Lorsqu'on se convertit, on ne devient pas proprement capable d'efforts dont on était auparavant incapable ; mais on use d'une manière différente et pour la gloire de Dieu de forces que l'on avait déjà. La conversion est quelque chose qui doit être fait par le pécheur et ne peut être fait que par lui ; » toutefois, c'est toujours Dieu qui, par son esprit, influence l'homme ; sans cela personne sur la terre ne serait capable d'aucun bien, et ne connaîtrait Dieu.

(1) *Les Réveils* de Finney, traduits par Augustin Bost, p. 4.

Quant aux moyens de produire un réveil ou d'amener les hommes à se convertir, ils sont nombreux. De même, dit Finney, que lorsque nous voulons produire en nous un sentiment déterminé, nous dirigeons notre attention et fixons notre pensée sur un objet donné ; de même, en tournant nos pensées vers Dieu, nous sommes susceptibles d'éprouver des sentiments religieux. Le simple bon sens dit qu'il est aussi facile d'exciter nos sentiments religieux que nos sentiments d'amour ou de haine, par exemple. Dieu a mis à notre portée cette classe de sensations tout aussi bien que les mouvements de nos membres. Il faut s'entendre cependant et ne point parler des sentiments religieux comme si l'on pouvait, par quelque effort direct produire en nous une émotion quelconque. La nature n'agit pas de cette manière, personne ne peut produire en soi un sentiment en « *tâchant de l'éprouver* ». « Les émotions de notre esprit ne sont nullement sous notre contrôle direct ; elles existent naturellement et nécessairement chez nous dans certaines circonstances faites pour les produire et non autrement..... ; nous ne pouvons point dire : à présent je veux éprouver tel sentiment, quant à tel objet ; mais nous pouvons commander à notre attention de se diriger sur cet objet et nous pouvons y fixer notre pensée avec force, jusqu'à ce qu'elle produise en nous le sentiment qui doit en résulter. (1) » Ainsi, pour changer son cœur, d'après Finney, il faut rentrer en soi-même, et examiner sérieusement l'état de son esprit ; voir exactement où nous en sommes, et si c'est Dieu ou le monde que nous servons le plus. A cet effet, le meilleur moyen n'est point de chercher à examiner directement ses sentiments, puisque cela est impossible, mais de jeter les yeux sur notre vie passée et de regarder en arrière sur tout ce que nous avons fait de mal. Cependant une vue générale de nos fautes, même si elle

(1) *Les Réveils*, page 26.

nous amenait à nous considérer en gros comme pécheur coupable, ne serait pas suffisante. C'est un à un que nous devons passer la revue de nos péchés et nous en humilier. Il ne serait même pas superflu, dit Finney, de les noter au fur et à mesure qu'ils se présenteraient à notre souvenir.

Prendre par exemple les péchés dit d'omission, c'est-à-dire ceux qui consistent à n'avoir pas fait ce que Dieu attendait de nous ; péché d'ingratitude — de négligence de la prière et des moyens de grâce — de manque d'amour pour Dieu et pour nos semblables — d'oubli de nos devoirs de famille et de nos devoirs sociaux — défaut de renoncement à nous-même, etc.

Prendre ensuite les péchés de *commission*, c'est-à-dire ceux que nous avons commis le sachant véritablement ; Péchés de mondanité — d'orgueil — esprit de censure — médisance — tromperie — mauvais emploi de notre temps, etc., etc.

Confesser à Dieu tous les péchés commis contre Dieu, et aux hommes, tous ceux commis contre les hommes, en cherchant à réparer autant que possible les dommages que nous avons pu causer à nos semblables.

Quand vous avez ainsi parcouru à fond toute votre vie, dit Finney, reprenez ce travail une seconde fois, puis une troisième, toujours avec le même sérieux et vous découvrirez encore des péchés que vous croyiez avoir oubliés pour toujours. C'est ainsi que vous arriverez à vous faire une juste idée de l'énormité de votre dette envers Dieu, et que, sentant toute votre misère, vous implorerez le secours d'en haut.

En même temps que vous repassez ainsi toutes les actions de votre vie, assurez-vous que vous êtes bien résolu à vous réformer sur le champ et entièrement, et toutes les fois que quelque chose de mauvais se présente, dans la force de Dieu prenez la résolution de ne plus pécher de cette manière, autrement tout examen de soi-même

devient inutile. Si après ce travail et tous ces efforts il arrivait que des ténèbres obscurcissent encore votre esprit, n'accusez que vous-mêmes, et recherchez attentivement en vous ce qui empêche l'action de la grâce divine de s'exercer : le plus petit interdit laissé dans votre cœur est souvent un obstacle à cette action. Or, l'expérience a pleinement prouvé le bon effet d'un examen semblable de sa vie ; c'est pourquoi nous devons nous mettre à l'œuvre et ne point nous imaginer que Dieu fera un miracle pour nous rendre meilleurs.

La vérité qui agit sur l'homme et la prière qui agit sur Dieu sont encore deux moyens proposés par Finney en vue de produire un réveil. Cependant, lorsque Finney dit que la prière agit sur Dieu, il ne veut point dire que les intentions de Dieu soient modifiées par notre prière : bien au contraire, « la prière produit en nous un changement qui permet à Dieu de faire ce qu'il ne pourrait sans cela. Un pécheur repentant met Dieu dans la possibilité de lui pardonner et, cette condition remplie, Dieu y est toujours disposé. » Quant à la vérité, toute seule, elle n'est pas suffisante pour amener un réveil : la prédication et le zèle le plus ardent ont toujours besoin d'être secondés par l'esprit de Dieu pour produire des fruits. Il faut donc se garder de deux excès : « d'une part, attendre la conversion des pécheurs par l'action de la prière seule, sans l'emploi de la vérité, ce qui est tenter Dieu ; d'autre part, proclamer la vérité, en omettant d'implorer le secours de l'Esprit de Dieu. »

Mais la prière, pour être efficace, ne doit point consister en bons désirs seulement ; elle doit être faite avec foi, c'est-à-dire être en correspondance avec la volonté de Dieu, et partir d'un cœur soumis à cette volonté. Nous sommes renseignés à ce sujet par les promesses contenues dans les Ecritures et par la providence de Dieu, qui est une révélation au même titre que celle qui se trouve contenue dans la Bible. Dieu n'a jamais cessé d'instruire les hommes

par son esprit, et il ne manque pas de faire connaître sa volonté à tous ceux qui ont assez de discernement spirituel.

La prière doit être encore persévérante et présentée en vue d'un objet déterminé. De même que, dans la vie de chaque jour, lorsque nous désirons quelque chose, nous y pensons continuellement, ainsi, pour obtenir une bénédiction de Dieu, il faut sans cesse lui exprimer nos désirs, à tel point que, selon l'expression de saint Paul, cela devienne en nous un travail d'enfantement. Cet état, dit Finney, produit bien quelquefois, il est vrai, des effets sensibles sur le corps lui-même ; mais cela ne fait nullement partie de la religion. Le corps est si faible qu'il succombe sous les impressions de l'âme, et ces phénomènes d'ailleurs se produisent également en dehors de la religion : bien des personnes sont mortes en apprenant une heureuse nouvelle.

Ainsi, chaque fois que la prière sera présentée avec foi, et dans les conditions requises par Dieu, nous pouvons être assurés d'obtenir ce que nous demandons. Il faut même éviter de prier sans avoir des preuves de notre exaucement. « Si ce que nous demandons est explicitement promis dans les Ecritures, le Saint-Esprit, par exemple, nul doute que Dieu ne nous donne son Esprit, si nous le lui demandons bien. Croire le contraire, serait faire Dieu menteur et prier en disant : Donne-nous ton Saint-Esprit, si c'est ta volonté, c'est l'insulter (1). »

D'autres preuves de croire que Dieu nous exaucera, ce sont les indications de la Providence qui nous font sentir que Dieu veut nous bénir et que la chose demandée est conforme à sa volonté. Cela est analogue aux moyens que nous avons de reconnaître si la pluie est imminente. L'esprit de Dieu, dit Finney, nous donne toujours l'assurance de notre avancement ; car, par nous-mêmes, nous sommes

(1) *Les Réveils*, p. 55.

incapables de désirer aucun bien ; c'est pourquoi, toutes les fois que nous nous sentons portés à prier avec désintéressement en vue de quelque bien, c'est l'Esprit qui nous y pousse et nous ne devons point douter.

Les moyens que Dieu a établis pour obtenir un réveil ont bien naturellement tendance à le produire ; mais ils n'auront d'efficacité qu'avec sa bénédiction, ainsi que cette même bénédiction est nécessaire pour que des semailles produisent une récolte. « Si les cultivateurs s'imaginaient jamais, dit Finney, de croire que Dieu ne leur donne une moisson qu'au moment de son bon plaisir et que labourer et semer dans l'attente d'une récolte est une présomption et que c'est enlever l'ouvrage d'entre les mains de Dieu et empiéter sur sa souveraineté, le monde mourrait bien vite de faim ». Qu'est-ce donc que ces lois de la nature, d'après lesquelles on suppose que la semence produit des fruits ? — Ce n'est autre chose que le moyen établi par Dieu à cet effet (1) ».

Dans le domaine spirituel comme dans celui de la nature, il y a, de même, des règles à suivre et des conditions à remplir pour obtenir ce que nous désirons. « Dieu a jugé nécessaire de profiter de la faculté qu'ont les hommes d'être excités dans leurs sentiments pour produire chez eux un ébranlement presque toujours nécessaire pour les porter à l'obéissance. Les hommes sont tellement mous sur ce point-là, il y a tant d'objets qui détournent leur esprit de la religion et qui s'opposent aux influences de l'Évangile, qu'il est nécessaire d'exciter chez eux un mouvement qui sorte de l'ordinaire, jusqu'au point où l'ébranlement emporte et balaie tous les obstacles (2) ».

« L'Eglise chrétienne a si peu de fermeté dans ses principes, de stabilité dans ses résolutions, qu'à moins d'une grande excitation elle recule bientôt dans le sentier du

(1) *Les Réveils*, page 4.

(2) *Les Réveils*, page 1.

devoir et elle cesse de s'occuper de l'avancement de la gloire de Dieu..... Sans doute, on a souvent cherché à se passer de telles excitations, et plus d'un homme de bien a même supposé et suppose encore que le meilleur moyen de propager ou de maintenir la religion est de marcher « *uniformément* », d'un pas tranquille, pour rassembler les impies. Mais quelque spécieux que puisse paraître cet argument en théorie, les faits se chargent d'en démontrer la fausseté. Si l'Eglise était assez avancée dans la connaissance et avait assez de stabilité dans ses principes pour se tenir elle-même éveillée, alors la marche ci-dessus suffirait. Peut-être, à mesure que nous approchons d'un avenir meilleur, aurons-nous moins besoin de secousses périodiques ; un jour, sans doute, l'Eglise sera pleine de lumière et tout entière affermie dans des habitudes de piété et d'obéissance : alors elle s'emparera de l'esprit des enfants et elle les cultivera pour Dieu ; alors ceux-ci ne seront plus entraînés par ces torrents de la mondanité de la mode et de l'avarice qui, jusqu'à présent, ont toujours englouti la piété de l'Eglise, dès le moment où elle n'était plus extraordinairement excitée. Et sans doute on doit désirer vivement de voir l'Eglise ainsi affermie. Les excitants nuisent facilement à la santé ; trop longtemps prolongés, ils nous ôtent même les forces et nous rendent incapables d'accomplir nos devoirs. Et si jamais la piété acquiert dans le monde une influence générale, il ne nous faudra plus de spasmes religieux (1) ». « Mais aussi longtemps que les choses iront comme à présent, ce sera anti-philosophique et absurde de vouloir ranimer la religion sans excitant. La foule d'agitations politiques et mondaines qui fatiguent la chrétienté sont toutes hostiles à la religion et détournent l'esprit des intérêts éternels de l'âme. Ces agitations ne peuvent donc être balancées que par une excitation reli-

1) *Les Réveils*, page 2.

gieuse. Ceci est, tout à la fois, de la philosophie et de l'histoire (1). »

Ainsi, d'après Finney, en nous conformant aux moyens que Dieu a établis, nous obtiendrons les résultats que nous souhaitons et que Dieu attend de nous ; mais quand nous voulons prier avec foi il ne suffit pas de dire : « Maintenant je vais prier avec foi » ; il faut d'abord obtenir la preuve que Dieu veut nous accorder ce que nous allons lui demander. Pour cela il importe de sonder les Ecritures et de vivre toujours dans une entière consécration à Dieu. Alors seulement nous pourrons présenter à Dieu la prière de la foi, parce que l'Esprit de Dieu habitera en nous. Or, cet esprit n'agit pas sur nous en rendant inutiles nos facultés ; il excite au contraire notre activité, éclaire nos esprits et produit en nous une impression profonde et irrésistible. Pourquoi à de certains moments pensons-nous à tel pécheur plutôt qu'à tel autre ? Est-ce l'effet du du hasard ? ou n'est-ce pas au contraire l'Esprit de Dieu qui nous dirige ?

Mais avec cette notion de l'Esprit, l'on sera peut-être tenté de croire, dit Finney, que l'homme n'a rien à faire et qu'il lui est préférable de laisser agir l'Esprit tout seul. Il est difficile, en effet, de faire comprendre que le « je ne peux pas » consiste le plus souvent dans un défaut de volonté. Mais si, d'une part, Dieu nous a promis son Esprit, il y a dans les Ecritures cette parole : « Soyez remplis de l'Esprit ». Ceci est un ordre. « Or, à moins d'admettre une tyrannie parfaite de la part de Dieu, nous sommes en droit de penser que ce que Dieu commande, il nous donne la possibilité de l'accomplir. » Et ce n'est pas une raison de penser, non plus, que Dieu n'est plus libre. S'il a placé des conditions à remplir pour obtenir ses grâces, c'est volontairement qu'il l'a fait et, tout en exauçant nos demandes,

1) *Les Réveils*, page 3.

il peut nous accorder encore au-delà de nos désirs, ce qu'il fait toujours en bon Père qui nous aime et veut notre bonheur.

A côté de la prière, il existe encore d'autres moyens d'amener les pécheurs à se convertir. Les assemblées religieuses par exemple contribuent beaucoup à propager la piété ; mais il faut avoir de la sagesse. « Si les hommes se convertissaient par un acte de toute-puissance physique qui créerait chez le pécheur de nouveaux goûts et autres choses semblables, et si la sanctification n'était autre chose que cette même toute-puissance qui déracinât de l'âme les mauvais germes qu'elle contenait, il ne faudrait pas pour gagner les âmes tant d'habileté et d'adresse..... Mais la vérité est que la régénération et la sanctification ne s'effectuent que par des moyens moraux, par des motifs et non par la force. La vérité évangélique est le moyen extérieur présenté d'abord par l'homme, puis par le Saint-Esprit. Considérez l'opposition que fait le pécheur et vous verrez que c'est la sagesse de Dieu et le pouvoir de l'esprit qui peut détruire cette opposition et soumettre l'âme à Dieu ; mais Dieu a voulu que cette œuvre se fit par des moyens appliqués avec attention, sagesse et discernement (1). » Or, c'est nous qui devons appliquer ces moyens, puisque Dieu a bien voulu nous faire ouvriers avec lui pour l'accomplissement de ses desseins. Au pasteur, dès lors, à trouver la meilleure méthode pour lutter contre les influences du monde et les dispositions naturellement mauvaises du cœur humain ; avant de présenter la vérité, il doit choisir le moment où l'esprit des indifférents est susceptible de recevoir une impression sérieuse. Eviter de s'adresser à des personnes préoccupées par des affaires matérielles ; mais profiter des instants où elles sont bien disposées, en saisissant les occasions où les événements semblent favoriser

(1) *Les Réveils*, p. 144.

notre dessein ; au besoin même, créer ces occasions favorables, si elles ne se présentent pas d'elles-mêmes. Il importe ensuite de traiter le pécheur avec bonté et de lui faire sentir que c'est par amour et pour son plus grand bien que l'on s'inquiète de son salut. Si à la suite d'un deuil, d'une maladie ou d'une autre circonstance, un homme commence à s'occuper des questions religieuses, il ne faut point l'abandonner ; en s'adressant à sa conscience, il faut le placer de suite en présence des grandes vérités fondamentales de l'Évangile, et le convaincre qu'il ne doit point négliger cette occasion favorable, offerte et voulue par Dieu, au risque de ne plus la voir reparaitre. Dans toutes circonstances, nous devons insister avec patience et persévérance sur la nécessité de faire de suite la paix avec Dieu et de se donner entièrement et sans réserve à lui. « Les conversions instantanées, dit Finney, sont souvent les plus radicales et les plus durables, justement parce que leur instantanéité est l'indice d'un caractère énergique et résolu. Chaque minute d'indécision tend généralement à diminuer la force de volonté. »

Ainsi, en résumé, d'après ce qui précède, la conversion pour Finney est l'œuvre de l'homme et de Dieu ; pour le montrer, il prend des exemples. « Voilà, dit-il, un homme qui relève d'une grave maladie ; n'est-ce pas bien naturel à lui de dire, montrant son médecin : « Cet homme m'a sauvé la vie ? » Entend-il, par là, que le médecin l'a guéri sans que Dieu soit pour rien dans son rétablissement ? Certainement non, à moins d'être un impie. C'est Dieu qui a fait le médecin et qui a fait les remèdes aussi ; et son intervention est aussi nécessaire dans ce cas qu'elle l'est pour que la vérité puisse opérer à salut sur une âme ; affirmer le contraire ne serait que pur athéisme ; il est donc vrai que c'est le médecin qui a sauvé le malade, et il est vrai aussi que c'est Dieu qui l'a sauvé, et il est également vrai que c'est la médecine qui lui a sauvé la vie ; il est vrai aussi qu'il s'est sauvé la vie en prenant la médecine ; autrement,

s'il avait refusé de la prendre et de soumettre son corps à ses effets ; elle n'aurait pas produit le moindre bien (1). »

De même, dans le cas d'un homme qui, absorbé par une profonde rêverie, va tomber dans un précipice ; si au moment où il est sur le point de faire le dernier pas, quelqu'un lui crie « arrêtez ! » et qu'il recule ; revenu de sa terreur il peut dire, en parlant de celui qui l'a réveillé : cet homme est mon sauveur ; mais, en réfléchissant, il reconnaît que le mot « arrêtez ! » a été pour lui une parole de vie et il lui attribue maintenant son salut. En réfléchissant encore, il peut dire : Si je ne m'étais pas détourné à l'instant, j'étais un homme mort, et il peut avec raison en parler comme d'un acte de sa volonté propre. Toutefois, il ne pourra manquer de s'écrier : Oh ! quelle grâce de Dieu ! Sans son intervention providentielle, j'étais perdu ! « Mais, dans la conversion, il y a plus que l'action providentielle de Dieu. L'Esprit de Dieu ne se contente pas de faire crier par les pasteurs : arrêtez ! il les étreint et les convainc de vérité et les pousse à se convertir. Donc, il est parfaitement juste de dire que c'est l'Esprit qui convertit, comme l'on dit d'un homme qui fait changer son ami d'opinion politique : « Il l'a converti (2). » Mais on peut aussi attribuer le changement du cœur à celui qui en a présenté les motifs, tout comme l'on dit d'un avocat qui a gagné sa cause. « Il a converti son jury. » Enfin, c'est encore judicieusement que l'on peut attribuer la conversion à l'individu lui-même ; car c'est lui, dans le sens le plus absolu du mot, qui s'est repenti et a changé de disposition après y avoir été sollicité par l'Esprit de Dieu. Ainsi, « l'Esprit de Dieu, au moyen de la vérité, pousse le pécheur à se convertir, il est la cause efficiente de la conversion ; mais le pécheur qui se convertit en est l'auteur (3). » Il est donc raisonnable de faire sentir à chacun

(1) *Les Réveils*, p. 160.

(2) *Les Réveils*, p. 161.

(3) *Les Réveils*, p. 162.

la nécessité impérieuse de se convertir immédiatement. Lorsqu'un homme est troublé dans sa conscience à cause de sa misère morale, si quelqu'un vient lui dire qu'il ne peut devenir meilleur que graduellement et petit à petit, il en sera de suite très satisfait ; mais cela est une grande erreur, dit Finney. « La vérité est que la régénération n'est pas et ne peut pas être une œuvre progressive. Qu'est-ce, en effet, que la régénération, sinon le commencement de l'obéissance à Dieu ? Et direz-vous que le commencement d'une chose est progressif ? C'est le premier acte d'une véritable obéissance à Dieu, la première action volontaire de l'Esprit que Dieu approuve (1). »

Mais si la conversion est en grande partie l'œuvre de l'homme et si elle peut se faire subitement, il n'y a néanmoins aucun système particulier pour la produire. Jésus, lui-même, n'a pas établi des mesures quelconques auxquelles il faudrait être invariablement attaché. Ce n'est que graduellement que l'on arrive à une méthode. Allez par tout le monde, a dit le Maître à ses disciples, prêchez l'Evangile à toute créature et enseignez toutes les nations. A chacun de nous d'exécuter cet ordre de notre mieux, en implorant la sagesse divine qui nous manque pour utiliser nos facultés. Quant aux formes nouvelles dont nous nous servons pour annoncer l'Evangile, il ne faut pas en abuser ; mais il faut se dire cependant que tout ce qui existe dans notre culte actuel, dans la Société et ailleurs, tout cela s'est formé par gradations et innovations successives. Que de choses qui au début ont paru choquantes et scandaleuses et qui, peu à peu se sont si bien établies, que l'on serait plutôt effrayé aujourd'hui de les voir disparaître.

Et Finney continue, de la même manière, à donner des détails sur une quantité d'autres sujets, qui ont pour but de produire ou de favoriser les réveils : ainsi nécessité des

(1) *Les Réveils*, p. 228.

réunions de prières, directions et instructions à donner aux pécheurs, etc., etc. Mais, nous croyons nous être déjà trop étendus sur des questions secondaires, découlant de la méthode de Finney, c'est pourquoi, malgré un exposé hélas, trop confus, de la théorie des *Réveils* de Finney, nous rechercherons maintenant quels résultats il a obtenus par l'application de cette méthode.

b) Activité de Finney. — On sera peut être tenté, au premier abord, de ne voir en Finney qu'un froid raisonneur et un calculateur rigide des droits de Dieu et des devoirs de l'homme, ainsi que le fait remarquer Vinet, mais c'est une erreur. Si l'on regarde au fond, l'on s'aperçoit que la forme seule est froide et que Finney est rempli d'un zèle qui remue et d'une bonne intention qui touche. Finney connaît bien l'homme et les hommes et l'on comprend que sa méthode, basée sur l'étude psychologique de ceux auxquels elle s'adressait, ait produit de grands résultats.

C'est aux Etats-Unis que s'est développé l'activité prodigieuse de Charles Finney. Son ministère pendant plus de quarante ans, n'a été, d'après son propre témoignage, qu'une série presque ininterrompue de puissants réveils. « Lorsqu'on lit ses mémoires, dit M. H. Appia, on y voit se succéder avec une éloquente monotonie les noms de trente-cinq villes différentes des Etats-Unis; d'Angleterre et d'Ecosse, où les réunions présidées par lui ont provoqué de vastes mouvements religieux (1). » Il débuta comme pasteur à Evans-Mills dans l'Etat du Missouri et fut fort apprécié : de nombreux auditeurs suivaient ses prédications ; mais cela ne lui parut pas suffisant. Au bout de quelques semaines, en effet, il adressa à ses auditeurs une sorte d'ultimatum, déclarant qu'il n'était pas venu pour

(1) *Revue chrétienne*, 1897.

leur plaire ; mais pour les amener à la repentance et sauver leurs âmes. Il ne pouvait continuer à dépenser ses forces plus longtemps auprès d'eux s'ils persistaient à ne pas recevoir l'Evangile, car il lui importait peu que l'on suivît ses prédications et qu'on en fit grand cas, si d'autre part on rejetait son Maître ; aussi, les somma-t-il avec véhémence de se décider sur le champ et de manifester leur décision en faveur de Christ en se levant. — Personne ne bougea. Ainsi, reprit Finney, « votre résolution est prise, vous avez rejeté Jésus-Christ, vous avez dit : nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous ». Ces paroles provoquèrent une si vive colère chez ses auditeurs, qu'ils se levèrent pour s'en aller ; mais Finney ne les laissa point sortir sans leur faire savoir qu'étant affligé à leur sujet, il leur adresserait encore une fois de plus la parole le lendemain soir.

D'Ewans Mills, le mouvement religieux s'étendit dans toute la contrée. A peu de distance d'Ewans, se trouvait un bourg nommé Antwerp ; lorsque Finney y alla pour la première fois, en avril 1824, il constata que le culte n'y était plus célébré. L'église, complètement abandonnée, avait été fermée et la clef déposée chez le maître-d'hôtel de la localité. Quelques membres disséminés de l'église presbytérienne avaient bien tenté à plusieurs reprises de rétablir un culte le dimanche, et un ancien même, demeurant à huit kilomètres, avait réussi un certain temps à grouper quelques personnes dans une maison privée ; mais il se heurta à une si grande hostilité qu'il dut renoncer à son entreprise. Or, une fois qu'il se rendait à Antwerp, on s'avisait d'enlever les roues de sa voiture en lui faisant la défense expresse de revenir.

Finney, après avoir fait quelques visites, parvint à réunir le soir, une douzaine de personnes ; puis, il convoqua pour le dimanche suivant une réunion dans la salle d'école. L'impiété qui régnait en cet endroit, raconte-t-il, était

grande ; « on n'entendait partout que jurement et blasphèmes. » Le texte de sa prédication fut celui-ci : Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ; et il insista sur l'attitude de l'homme vis-à-vis de cet amour de Dieu ; il cita même les propos impies qu'il avait entendus dans les rues, déclarant qu'il s'était cru entouré de démons, tant ces paroles étaient horribles.

Le soir, il prêcha dans la chapelle, et s'aperçut que la plupart de ses auditeurs paraissaient déjà convaincus de péché et troublés ; ce fut le commencement du réveil. Chaque dimanche qui suivit, il y eut deux services, dans l'intervalle desquels avait lieu une réunion de prières, et tous les soirs de la semaine il parla dans la salle d'école.

Un jour, on le manda aussi pour venir donner une prédication dans un village situé à cinq kilomètres d'Antwerp et où jamais il n'avait été tenu de réunion religieuse. Il s'y rendit et sa visite ayant été annoncée, il trouva à son arrivée le bâtiment de l'école tout rempli de monde. Il se mit aussitôt à parler et prit pour texte ; « Levez-vous, sortez de ce lieu, car l'Eternel va détruire la ville. » Il décrivit les relations d'Abraham et de Lot, et comment ce dernier avait choisi la vallée de Sodome plutôt que la montagne, dépeignit la méchanceté de la corruption de Sodome et parla de la résolution de Dieu de les détruire. Comme Finney savait qu'il n'y avait jamais eu de culte public dans le village, il dit à ses auditeurs qu'il se sentait autorisé à les tenir aussi pour des impies. Un sentiment de colère passa dans l'assemblée, mais promptement renversé, car l'impression de la prédication fut si grande qu'ils tombèrent tous à genoux, implorant la miséricorde divine. « Avec une épée dans chaque main, raconte Finney, je n'aurais pas pu les abattre aussi vite qu'ils tombèrent ; ils furent tous sur le sol en moins de deux minutes, chacun priant de toute son âme. (1) »

(1) *Mémoires*, p. 75)

L'angoisse et le trouble devinrent tels, que Finney dut s'arrêter de parler pour converser individuellement avec ceux qui l'entouraient. La nuit entière se passa ainsi, et le lendemain plusieurs personnes refusaient encore de partir jusqu'à ce qu'elles aient recouvré la paix.

Or, une coïncidence curieuse, c'est que cette localité portait justement le nom de Sodome et qu'il ne s'y trouvait qu'un seul homme pieux surnommé Lot, celui justement qui avait mandé Finney. Ayant su cela plus tard, Finney comprit pourquoi son texte et sa prédication avait produit une si grande impression dès le début. L'œuvre n'en fut pas moins durable ; trente ans après, Finney reçut un jour à New-York la visite de deux Messieurs qui venaient lui apporter cent dollars pour le collège d'Oberlin : c'était le pasteur Cross et l'un de ses diacres : « Ne vous souvenez-vous pas, dit-il à Finney, d'une prédication que vous fîtes dans une localité appelée Sodome et de la scène qui s'en suivit ? » — Parfaitement, répondit Finney. — Eh bien ! reprit le Révérend Cross, j'étais très jeune alors, et je fus converti dans cette réunion. » Finney apprit ainsi que l'œuvre de Sodome avait été féconde et qu'elle subsistait encore.

Nous pourrions citer une quantité d'exemples de ce genre, attendu que le ministère de Finney est rempli de faits analogues. « Partout, sur son passage, l'on voyait se produire les mêmes phénomènes spirituels ; populations entières bouleversées, conversions soudaines, fondations d'églises, et d'œuvres nouvelles (1). » Dans la même contrée, il se manifesta parfois plusieurs réveils ; ainsi, à Rochester, en 1830, un grand nombre de conversions se produisirent sous l'influence de la prédication de Finney. Il y avait bien déjà trois églises à Rochester, qui chacune déployaient une très grande activité ; mais elles manquaient d'amour fraternel les unes vis-à-vis des autres. Après le séjour de

(1) M. H. Appia, *Revue chrétienne*.

Finney, le différend qui existait entre elles fut apaisé ; toute difficulté disparut et l'esprit de charité anima les chrétiens de toute dénomination. Le réveil fut si grand à Rochester, que la majorité des gens influents de la ville, hommes et femmes, se convertirent, et, plusieurs années après, un juriste de Rochester, qui avait été converti dans ce réveil et qui était devenu peu après procureur général, déclara à Finney qu'à la suite d'une étude approfondie des rapports des Cours d'assises, « il avait constaté que, depuis le réveil, la population de Rochester avait triplé et que le nombre des crimes n'était plus que le tiers de ce qu'il était auparavant (1) ». Presque toutes les affaires étaient tombées entre les mains des chrétiens ; aussi l'influence religieuse devint prépondérante. Cela permit au *Réveil* de s'étendre au loin dans toutes les directions. Finney lui-même consacra quelques mois à rayonner aux environs de Rochester et il raconte : « Partout où j'allais, la prédication produisait les mêmes fruits, il semblait qu'il n'y avait qu'à proclamer les ordres de Jésus-Christ pour que les hommes se convertissent. » « La grandeur de l'œuvre de Rochester attira tellement l'attention dans tout l'Etat de New-York, dans la Nouvelle-Angleterre et dans maintes parties des Etats-Unis que la renommée même de cette œuvre fut dans les mains de Dieu un instrument pour faire de ce réveil le plus grand que cette contrée eût jamais vu (2). »

Longtemps après, en effet, le docteur Bucher, parlant de ce réveil et de ses résultats, disait : Ce fut la plus grande œuvre de Dieu et le plus grand réveil religieux que le monde ait vu en si peu de temps (une année à peine) ; on a compté cent mille convertis de ce réveil, qui se sont joints aux différentes églises de la contrée (3) ».

(1) *Mémoires*, p. 207.

(2) *Mémoires*, p. 209.

(3) *Mémoires*, p. 210.

A partir de ce moment, l'opposition croissante qu'avait rencontrée Finney au début de son ministère alla en diminuant ; le réveil était devenu si puissant et si étendu que personne n'osait plus manifester de l'opposition. » Les plus impies même avaient dû reconnaître que ces fruits étaient l'œuvre de Dieu.

Douze ans après, en 1842, comme Finney se rendait à Oberlin, il s'arrêta à Rochester pour se reposer. Un des juges de la Cour d'appel de l'Etat de New-York, M. G., juriste éminent, ayant appris sa présence dans la ville, s'empressa de venir le prier instamment de séjourner quelque temps au milieu d'eux, afin d'y prêcher. Plusieurs pasteurs vinrent également lui offrir leurs chaires ; aussi, Finney, quoique fatigué, se vit obligé d'accepter, et sur des instances réitérées il tint toute une série de réunions. Son auditoire était des plus choisis et composé en majeure partie de membres du barreau. Il commença sa première conférence par cette question : « Connaissons-nous quelque chose ? » Le juge G. qui avait désiré entendre Finney était un homme sérieux, mais non encore chrétien ; il écouta, raconte Finney, avec beaucoup d'attention et suivit jusqu'au bout le développement de sa prédication ; ensuite il déclara qu'il acceptait et approuvait tout ce qu'il avait dit ; toutefois il doutait fort de pouvoir jamais être persuadé sur la question des peines éternelles. Finney, prévenu, se prépara en conséquence, et le lendemain, après qu'il eût traité ce sujet, le juge lui dit de nouveau : « M. Finney, je suis convaincu ; vous avez triomphé, on ne peut rien objecter à ce que vous avez dit ». Et à l'accent de sa voix, ajoute Finney, il était facile de voir qu'il était sincère et que son âme avait été profondément impressionnée.

Finney continua encore ses réunions et attendit que tous ses auditeurs fussent suffisamment préparés pour les appeler à prendre une décision au sujet de leur salut, et lorsqu'il jugea le moment venu, il prépara avec le plus

grand soin un discours en vue de la décision qu'il voulait provoquer. « Je savais, dit-il, que les hommes de loi sont accoutumés à écouter les arguments, et qu'auprès d'eux la vérité a son poids, quand elle est logiquement présentée (1) ».

Or, comme il ne doutait pas que la plupart fussent déjà convaincus il était décidé sitôt qu'il verrait « son auditoire subjugué, à faire un appel énergique, pressant chacun de se déclarer pour Jésus-Christ ».

Le juge G... s'était placé ce jour-là tout au fond de la salle et Finney, ne l'ayant pas aperçu au premier abord, fut un peu déçu, car il s'était préparé à son intention, persuadé « que, s'il se déclarait publiquement pour Christ, son attitude aurait une grande influence sur tous les hommes de loi de la cité. » Il le découvrit enfin, et en éprouva une force toute particulière pour parler; mais à peine arrivé à sa conclusion, le juge avait déjà disparu; le croyant parti, Finney affligé pensait avoir manqué son but. « Soudain il se sentit tiré par le pan de son habit — c'était le juge en question qui lui demandait de vouloir bien prier pour lui en le nommant par son nom. » Et aussitôt il alla s'asseoir au banc des pénitents, bien qu' auparavant, il eût souvent parlé contre cette coutume d'avoir une place réservée pour les repentants (2). Aussitôt « les avocats et autres hommes de loi vinrent en foule des deux côtés de l'Eglise, et remplirent tout l'espace qui se trouvait au pied de la chaire (3) ».

Finney, se voyant devancé, n'en invita pas moins tous ceux qui étaient prêts à renoncer au péché et à accepter Jésus-Christ, à s'avancer et à se mettre à genoux pour prier. Une deuxième réunion de prière eut lieu le lendemain, à laquelle assistèrent tous les citoyens marquant de la ville et c'est ainsi que Finney poursuivit son œuvre à

(1) *Mémoires*, page 251.

(2) Finney s'était justement servi de ce moyen pour la première fois à Rochester en 1830.
— Mais il l'employait rarement.

(3) *Mémoires*, page 252.

Rochester pendant deux mois et obtint pour la seconde fois la conversion d'une multitude d'âmes et d'un grand nombre d'hommes de loi. Il dit même, à ce sujet, qu'il prit toujours un intérêt particulier au salut des hommes de loi, parce qu'il connaissait assez bien leurs habitudes de pensée, leurs lectures et leurs études ; il déclare qu'ils étaient de beaucoup la classe la plus accessible lorsqu'on savait leur présenter convenablement l'évangile.

Les années 1857 et 1858 semblent avoir marqué le paroxysme de ce vaste mouvement religieux dans le monde américain. A ce moment, en effet, le réveil parut si spontané et si intense qu'il se produisit presque de lui même, sans le concours d'aucun évangéliste spécial. C'était dans l'église hollandaise de Fulton Street à New-York ; un homme de foi et de prière, Jérémie-Calvin Samphier, « préoccupé du salut des âmes et convaincu de l'insuffisance des méthodes ordinaires d'évangélisation, eut l'idée d'instituer une réunion de prière spécialement destinée aux hommes d'affaires (1) ». L'heure fixée fut celle de midi, heure de la sortie des bureaux. La première fois il n'y eut en tout que six personnes qui vinrent, mais le nombre augmenta si promptement qu'en février 1858 cinq réunions simultanées de ce genre se tenaient à New-York, suivies par environ 2,000 personnes. Un théâtre (Burton) dut être affecté aux réunions de prières en attendant qu'un local spécial ne fût construit. Les journaux politiques étaient tenus de renseigner leurs lecteurs sur le mouvement auquel tous s'intéressaient et un correspondant de Liverpool raconte que la bourse était presque déserte de midi à une heure ce que l'on n'avait jamais vu jusqu'à ce jour, « le public qui fréquente la bourse n'ayant jamais souffert un dérangement quelconque dans ses habitudes aux heures où l'argent règne en maître chez lui. » Un mon-

(1) Voir *Le Réveil américain ou La Puissance de la prière* par L. J. Prime ; traduit de l'anglais par S. Bérard, pasteur. Grassart 1859.

sieur dit un jour à Finney dans une réunion à Boston qu'il venait de faire un parcours de plus de 3000 kilomètres (d'Omaka à Boston) et que tout le long de son voyage il avait trouvé des réunions de prière. Ce réveil extraordinaire avait ceci de particulier, qu'il pénétrait dans toutes les classes sociales à la fois — dans les villes aussi bien que dans les campagnes, et cela sans que l'on eût à regretter aucune excentricité.

Chacun s'était si complètement effacé, que l'union cordiale entre les chrétiens de toute dénomination ne fut jamais mieux réalisée.

Un fait intéressant à noter, c'est que ces réunions journalières de midi à Fulton Street n'ont plus été suspendues et qu'elles durent encore (1).

Finney eut aussi l'occasion de faire deux séjours en Angleterre. Les succès qu'il y obtint ne furent pas moindres que ceux d'Amérique. Plusieurs personnes riches de Worcester lui proposèrent même de lui faire construire à leurs frais une salle de culte démontable et susceptible d'être facilement transportée par chemin de fer avec tout son mobilier. Les dimensions devaient être de cinquante mètres de côté soit deux mille cinq cents mètres carrés de surface, espace suffisant pour contenir cinq à six mille places. Mais les pasteurs ne lui conseillèrent pas d'accepter cette proposition et il se contenta de prêcher dans les différentes chaires d'église. Au bout d'un certain temps cependant, les églises étant trop petites pour recevoir tous ceux qui assistaient à ses prédications, il convoqua ses réunions dans la British-School-room, une des plus grandes salles de Londres. Pendant ce premier séjour en Angleterre, Finney estime qu'il se produisit plus de quinze cents conversions. Lors de son second séjour, ce fut à Bolton que le réveil eut un degré d'intensité extraordinaire. Les

(1) D'après le témoignage de M. H. Appia. N° de la *Revue Chrétienne* déjà cité.

méthodistes, qui étaient nombreux dans cette ville, assistèrent fortement Finney dans son œuvre. Toutefois il n'approuvait pas entièrement leur manière d'agir, parce que dans leurs réunions ils se montraient excessivement démonstratifs. « Ils frappaient sur les bancs, dit Finney, à les briser, ils priaient d'une voix tonnante et parfois plusieurs en même temps (1). » Comprenant que cela distrayait les personnes qui cherchaient leur salut et qu'un tel procédé pouvait être un obstacle à la vraie conversion, Finney en fit l'observation aux frères méthodistes, disant que les personnes repentantes avaient besoin de se recueillir et qu'il leur fallait un moment de tranquillité pour réfléchir : de plus il était nécessaire qu'elles entendissent les exhortations de ceux qui parlaient ; il était donc convenable et bienséant qu'un seul parlât à la fois, « si l'on voulait que les gens fussent intelligemment convertis. » Les méthodistes opposèrent bien quelques objections à cette nouvelle méthode de Finney ; mais ils finirent par y acquiescer, et l'œuvre put se continuer sans interruption avec de magnifiques résultats. Le pasteur chargé de diriger l'œuvre de Bolton, déclara un jour publiquement « que le réveil avait atteint toutes les familles de la cité (2). »

Mais Finney n'a point exercé une action uniquement comme prédicateur ; ainsi que nous l'avons déjà dit, il fut également appelé à le faire comme professeur. En effet, après avoir, sur les instances réitérées d'un grand nombre de ses amis rédigé ses discours sur les réveils, Finney fut mandé par deux collègues à la fois, Hudson et Oberlin, afin d'y enseigner la Théologie pratique et l'éloquence sacrée. Le séminaire d'Oberlin dans l'Ohio étant le plus pauvre, Finney opta pour lui parce qu'il pensa qu'il avait le plus besoin de ses services. Toutefois, Finney se réserva chaque année quelques mois de vacance en vue de pouvoir conti-

(1) *Mémoires*, p. 320.

(2) *Id.* page 324.

nuer ses tournées missionnaires, et il exigea aussi que l'on reçût dans l'école les gens de couleur aux mêmes conditions que les blancs. Nous avons assez peu de détails sur l'enseignement universitaire de Finney, car lui-même n'en parle presque pas. Il eut pourtant du succès et débuta en 1835 avec cinq cents étudiants venus de toutes les parties des Etats-Unis, auxquels il put inculquer ses idées sur les réveils en les associant déjà pendant leurs années d'études à son ministère.

Finney résuma plus tard son enseignement scientifique en deux volumes de théologie systématique où il traitait de la sanctification ; mais ils furent vite oubliés. Il fonda aussi un journal le *The Oberlin Evangelist*, et plus tard le *The Oberlin Quarterly*, mais, bien que spécialement versé dans l'homilétique et la théologie pastorale, il n'a rien publié sur ces sujets. Il ne reste, parmi les écrits qu'il a laissés après lui, qu'un très court chapitre intitulé : *Remarques sur la préparation au ministère* qu'il écrivit à l'âge de soixante-seize ans, et où l'on retrouve des restes de sa première éducation, alors qu'il était avocat.

Dans ce traité, Finney reproche aux pasteurs de manquer de bon sens dans leurs discours au public, parce qu'ils craignent les répétitions et se servent d'un langage que le peuple ne comprend pas. Leurs comparaisons et leurs exemples, dit-il, ne sont pas tirés de la vie ordinaire : leur style est trop élevé. Si les magistrats agissaient de la sorte, ils ruineraient leur cause⁽¹⁾. « Quand j'étais avocat, racontait-il, ayant à plaider devant un jury composé d'hommes respectables, je savais qu'il me fallait revenir sur chacun des points principaux de ma plaidoirie à peu près autant de fois qu'il y avait de jurés, ayant acquis la certitude que sans cette méthode d'illustrer, de répéter, de tourner et de retourner mes preuves principales, je perdrais ma cause. »

(1) M. Glardon, p. 143.

Le but d'un avocat, en effet, s'adressant à un jury, n'est point de prononcer un beaudiscours, ni de faire preuve d'érudition ou de goût ; son but, c'est de gagner chacun des jurés à sa cause et d'en obtenir un verdict ; il veut arriver à les convaincre tous, et doit surmonter pour cela ou leurs préjugés ou leur ignorance, ou même leurs intérêts si ceux-ci sont opposés à ceux du prévenu. Ainsi le prédicateur doit s'adresser à ses auditeurs avec la détermination de les convaincre et d'obtenir sur le champ un verdict en faveur de Christ. Lorsqu'ils agiront de la sorte, les effets de leurs prédications seront différents de ce qu'ils sont très souvent. Cette méthode, Finney ne la tient pas pour parfaite ; mais pour la meilleure manière de gagner les âmes à l'Evangile.

Il est donc utile, dans les Facultés, d'exercer les étudiants à la prédication, afin qu'ils soient à même d'utiliser leurs connaissances théologiques en entrant dans le ministère. Trop souvent, dit Finney, on les dresse à écrire des sermons à tel point que ces sermons, sous l'influence des critiques, dégénèrent parfois jusqu'à devenir de simples essais littéraires ; la lecture de ces élégants morceaux de prose peut bien être agréable au goût ; mais elle ne saurait jamais édifier. Il est souverainement déplacé de venir présenter de pareils spécimens de rhétorique à des âmes immortelles qui marchent vers la mort. Dans toute affaire sérieuse et urgente, c'est le langage direct, simple, les phrases courtes, concises et énergiques qui produisent un effet et déterminent à l'action ; tandis que de grands sermons poussent les hommes à louer l'orateur, une bonne prédication les pousse à louer le Sauveur (1).

Tout prédicateur de l'Evangile, doit absolument s'habituer à parler d'abondance, sans écrire, afin d'employer le langage simple de la conversation et pouvoir s'adresser d'une manière directe et personnelle à ses auditeurs. Un

(1) M, Glardon, pp. 148 et 149, *passim*.

sermon écrit se retient difficilement, car ce qui est écrit diffère toujours de la façon de penser habituelle. Mais l'improvisation n'exclut point la préparation ; de même que l'on peut écrire sans avoir beaucoup pensé , on peut également improviser après s'être fortement préparé, et Finney ne se lasse d'insister sur la nécessité d'une longue préparation et la nécessité d'une connaissance approfondie de la Bible. Lisez la Bible et vous nourrissez de son contenu, tel est le conseil qu'il ne cessait d'adresser à ses étudiants. « J'ai pour habitude, leur disait-il, d'étudier constamment l'Évangile, je ne me fixe pas certain jour ou certaines heures pour écrire un sermon ; mais mon esprit médite sans cesse sur les vérités de l'Évangile et sur la meilleure manière de s'en servir. Je me mêle à mes gens, j'apprends à connaître leurs besoins ; puis, à la lumière du Saint-Esprit, je choisis un sujet approprié à leurs circonstances, je le médite avec intensité, je le tourne en prière, je m'en remplis l'esprit et le cœur, alors je monte en chaire et le répands dans les âmes (1). » Une demi-heure de conversation sérieuse ainsi chaque semaine, avec les membres de l'église, leur fournit plus d'instruction que les sermons soigneusement élaborés qu'on leur donne le dimanche. Les fidèles se rappellent mieux, sont plus intéressés et emportent chez eux davantage de matériaux pour leurs méditations privées. Jamais Finney n'a senti avoir prêché avec plus de puissance et de succès que lorsqu'il s'en remettait entièrement à la grâce de Dieu et à l'action de son Saint-Esprit. Ces sermons, dit-il, que l'on a trouvés si puissants, n'étaient point de productions de mon cerveau ou de mon cœur ; ils n'étaient pas de moi ; mais du Saint-Esprit en moi. Or, Finney ne prétend nullement à une inspiration particulière que tout le monde ne puisse avoir. Il pense au contraire que tous les ministres de l'Évangile peuvent et doivent jouir de cette

(1) M. Glardon, p. 154.

inspiration et il appuie sa déclaration sur ces paroles de Jésus : Le Saint-Esprit vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites et si quelqu'un croit en moi, des fleuves d'eau vive découleront de son sein.

Conclusion

Bien des personnes pensent que les grands mouvements religieux sont le propre de la race anglo-saxonne et un produit particulier de son mysticisme. Il est possible que les milieux américains soient plus sujets que d'autres à l'excitabilité en matière religieuse. M. Lombroso, anthropologiste et criminaliste à Turin, dit en effet qu'on y voit parfois se produire de véritables épidémies de vertu et de charité. L'on ne peut soutenir cependant que le réveil religieux soit un produit exclusif à une race ou à un peuple ; des phénomènes analogues se sont produits à peu près chez tous les peuples, malgré leurs différences de tempérament, d'éducation et de mœurs.

Mais, s'il est vrai de dire que le réveil est susceptible de se produire partout, il ne l'est pas autant de dire qu'on peut établir à l'avance le lieu où il se manifesterait. Avec la méthode de Finney précisément, on arrive, en forçant un peu la note, à ce que M. H. Appia appelle le « réveil à volonté ». Dès lors, « on met sa confiance dans un certain nombre de recettes uniformément appliquées, on vise à l'excitabilité pour elle-même, on a recours aux moyens les plus sensationnels, on cherche à provoquer des crises plus nerveuses que morales, on violente les âmes, on les pousse à des démarches précipitées, à des témoignages prématurés, on a hâte d'enregistrer des conversions, d'en dresser la statistique et l'on ne regarde comme authentiquement convertis, que ceux qui ont présenté certains symptômes décrits à l'avance (1). »

(1) H. Appia, *Revue Chrétienne*, août et septembre 1897. « Les Réveils religieux ».

Une semblable méthode, ne manque pas d'inconvénients sérieux ; Finney l'a si bien compris, qu'il a lutté lui-même contre les exagérations de sa propre méthode. (A Boston en Angleterre). Sans doute, il faut désirer et vouloir le réveil d'une manière constante, et non seulement le réveil des individus ; mais aussi celui des masses. « Il est toujours trop tard, dit Vinet, il y a toujours du temps à racheter, c'est continuellement l'heure du danger et le jour du salut ; il importe donc de réveiller le pêcheur et de le soulever contre lui-même et le péché..... mais il n'est pas à propos de déterminer le lieu et le temps d'un réveil, comme on fixe dans les papiers publics le jour d'une revue militaire (1) ».

La théorie de Finney, bien qu'elle émane d'une intention des plus louables et tende vers un but excellent : celui de raviver la piété chez les chrétiens et dans l'Eglise, mérite donc d'être soumise à un sérieux examen avant d'être appliquée.

Tout d'abord, est-il bien sûr que la manière d'agir de Finney donnerait dans d'autres milieux que le milieu américain, des résultats aussi satisfaisants ? Loin de nous toutefois la pensée d'écarter *a priori* comme mauvaise tout ce qui vient de l'étranger ; nous ne croyons certes pas que les hommes soient si étrangers les uns aux autres, qu'ils ne puissent bénéficier de règles communes ; nous estimons au contraire, que ce qui constitue une race, c'est le milieu, le climat et en particulier les événements politiques et historiques ; ce qui distingue le peuple anglais, par exemple, à savoir cet esprit d'initiative, d'indépendance et d'individualisme, il le doit assurément à la situation politique dont il a joui, et qui l'a fait bénéficier, depuis plusieurs siècles, d'un régime de liberté. Qu'on place quel peuple civilisé d'Europe, pendant un temps

(1) Le Semeur.

égal, dans les mêmes conditions politiques : il reproduira les mêmes qualités et tout ce qui caractérise aujourd'hui la race anglo-saxonne. C'est pourquoi l'on peut affirmer, sans crainte que des plus civilisés aux plus sauvages, il n'est aucun peuple qui ne soit accessible au christianisme : les missions sont là pour le prouver.

Cependant tel système employé conviendra aux uns, qui déplaira aux autres. La manière de parler de Finney, manière simple, familière, parfois même triviale (Vinet dit grotesque), ne choquait nullement ceux à qui il s'adressait. En serait-il ainsi chez nous ? — Cela est peu probable ; la raison, c'est que, comme le dit Taine, « les Anglais n'ont pas besoin, comme les Français, qu'on leur développe les idées, qu'on les explique en beau langage clair, qu'on les modère ou qu'on les lie. . . . ils entendent par l'imagination et par le cœur. . . . ils ne sont pas, comme nous, asservis à la régularité de la logique (1) ». Leur caractère, en effet, est avant tout passionné et mystique.

Un autre trait caractéristique, c'est que les Anglais sont, moins que d'autres, esclaves du ridicule ; ils supportent parfaitement, que leur semblables expriment leurs états d'âme par des manifestations extérieures sensibles. Dans les réunions présidées par Finney, il arrivait fréquemment que des personnes, en proie à une crise morale violente, se jetassent à terre, criant à haute voix et se livrant à d'autres manifestations de ce genre. Il faudrait du temps, à notre avis, pour que de pareilles choses fussent acceptées chez nous. Et puis, dans un milieu donné, la même méthode religieuse ne produit pas toujours des résultats équivalents ; il en est des méthodes religieuses comme des autres, elles ne valent le plus souvent que par ceux qui les emploient.

Ainsi, en matière religieuse, nous pensons qu'il est déli-

(1) Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, tome II, p. 313.

cat d'adopter une méthode toute faite et de croire que le meilleur moyen d'évangéliser soit de suivre toute méthode qui a déjà été pratiquée par un autre avec succès. Il y a sans doute des lignes générales que l'on peut toujours suivre ; l'application de ce qui est vraiment psychologique et pédagogique par exemple, a bien d'égale chance de réussite partout, mais il faut tenir compte du milieu, du tempérament, du climat même et ne pas ériger en système une méthode quelconque sous prétexte qu'elle a donné des résultats ailleurs. Finney, toutefois, mérite à juste titre notre admiration ; aussi bien par sa vie toute consacrée à Dieu que par son activité couronnée de succès. La lecture de ses discours sur les réveils, sera toujours d'un grand profit à quiconque se préoccupe de rendre la vie religieuse de nos églises plus intense et qui veut voir cette vie religieuse s'étendre non-seulement à ceux qui font profession d'être chrétiens, mais encore à ceux qui sont indifférents. Pour ce qui nous concerne, l'étude de Finney nous a très souvent édifié et nous a appris quantité de choses que nous ne manquerons pas d'utiliser dans notre ministère. Que d'observations justes et de faits pris sur le vif, il y aurait à noter, dans cette série de discours sur les réveils qui forment un volume de plus de quatre cents pages ; cependant, d'une manière générale, le christianisme de Finney est trop mathématique et sa méthode un peu factice. Sa conception de la conversion semble même au premier abord ne pas différer sensiblement de celle du semi-pélagianisme. Comme Pélage, en effet, Finney avait pour but avant tout de relever le niveau moral et religieux de l'Eglise, aussi, c'est à l'homme presque exclusivement qu'il s'adresse, s'efforçant d'exciter son activité. Il a soin sans doute, de faire remonter toute bonne action ou pensée à Dieu, Initiateur suprême ; mais pourtant, il insiste davantage sur le rôle de l'homme, que sur celui de Dieu dans l'œuvre du salut. Cela vient de l'expérience personnelle qu'il a faite

lors de sa conversion, et où il n'a vu qu'une réponse de Dieu à ses efforts. Mais cette recherche de la vérité, ce besoin de faire sa paix avec Dieu, qui en était l'instigateur ? Était-ce Finney ? ou n'était-ce pas plutôt l'esprit de Dieu agissant en lui. L'homme, en effet, ne trouve point Dieu dans la conversion, il ne fait que le reconnaître et les paroles de Pascal sont vraies, « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. » A quoi aboutiraient les efforts d'un homme, même du plus saint ? Est-ce par ses propres forces qu'il pourra jamais changer son cœur ? De nombreuses tentatives ont été faites et répétées ; mais elles n'ont abouti hélas, chacun en a fait la triste expérience, qu'à nous convaincre de notre incapacité à faire le bien : misérable que je suis, disait Paul « je fais le mal que je ne voudrais pas faire et je ne fais pas le bien que je voudrais faire. » Qu'est-ce à dire ? — Sinon que c'est Dieu seul, par sa grâce, qui opère en nous le changement salutaire qui nous transforme, et nous fait devenir des hommes nouveaux. « C'est par grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi, cela ne vient pas de vous, c'est un don de Dieu. Ce n'est point par les œuvres afin que personne ne se glorifie...

La volonté humaine assurément a bien un rôle à jouer dans la conversion et celle-ci ne peut s'opérer sans sa mise en activité ; mais l'homme ne fait que donner son assentiment à la volonté de Dieu. Dieu a toujours l'initiative première, en sorte que la liberté de l'homme, en apparence si complète pour Finney, se réduit à une simple liberté de choix ; d'une part, Dieu nous appelle au salut, il veut que nous l'aimions et fassions sa volonté ; l'homme est donc pour ainsi dire prédestiné au bien, et d'autre part, l'homme est enclin à pécher, enchaîné au mal, incapable de faire ce qui est bien. Sa liberté ne consiste donc qu'à accepter, ou bien la volonté de Dieu qui est bonne et qui seule lui permet de réaliser sa destinée, ou bien à suivre ses penchants

naturels ce qui l'éloigne toujours plus de Dieu source de toute vie. Des deux côtés, l'homme est esclave ; s'il obéit à sa nature, il est esclave de ses convoitises et de ses passions ; si, au contraire, il obéit à la loi morale de sa conscience, à la volonté de Dieu, il devient encore esclave ; mais cet esclavage toutefois est le seul qui l'affranchisse du péché et le rende vraiment libre. « Si vous obéissez aux œuvres de l'esprit, dit Paul, vous êtes esclaves, mais autonomes ».

Ainsi, la conversion est œuvre divine ; mais elle ne peut s'opérer que si l'homme donne son assentiment, et il est juste de dire qu'il se convertit en même temps que Dieu le convertit. Malheureusement, il est impossible de pousser jusqu'au bout l'observation psychologique du phénomène de la conversion ; il vient un moment où il échappe à toute analyse. Le converti se sent attiré vers quelque chose qu'il ne peut définir, et il entend une voix qui l'appelle en lui disant : « Tu es pécheur, Dieu est saint. » Soudain, il se reconnaît souillé et ses iniquités sont si grandes qu'elles l'écrasent. — « Misérable que je suis, qui me délivrera ? » — Mais ce Dieu saint et juste qu'il a offensé veut lui pardonner s'il s'humilie ; alors son cœur est brisé sous le poids de sa douleur, il se repent de ses fautes et implore le pardon dont il a besoin. Ce pardon, il l'obtient en ayant foi en Jésus-Christ ; sitôt qu'il croit, il est converti. Réveil donc de la conscience religieuse par l'esprit de Dieu qui révèle à l'homme son état de péché et l'amène à se repentir et croire, la conversion est le résultat d'une préparation antérieure et le commencement d'une vie nouvelle ; car, si divine que soit l'œuvre de la conversion, il ne s'en suit pas que l'homme n'ait rien à faire ; au contraire, une grande responsabilité lui incombe et il doit enlever, par ses efforts, les obstacles qui empêchent l'action de Dieu de s'exercer. La parole de Jésus est ici normative : « on donnera à celui qui a, »

c'est-à-dire à celui qui aura réalisé et mis en valeur ce qui était latent et virtuel en lui. Ceci est l'œuvre de l'homme, et prendre une attitude de parfaite soumission vis-à-vis de Dieu et se repentir et croire, constitué une tâche assez difficile et assez grande pour nécessiter l'emploi des moyens qui tendent à ce but. La méthode de Finney fournit, à cet effet, de précieuses données qu'il serait injuste de méconnaître ; tout ce qu'il dit sur le résultat produit par un examen de soi-même est vrai. L'action morale et religieuse des individus les uns sur les autres est non moins inconteste ; bien plus, on ne peut sans nier l'évidence, refuser de croire que les individus aient également une influence sur leurs semblables même à distance, et c'est avec raison que Finney insiste sur la prière d'intercession. Aujourd'hui où les phénomènes de télépathie et de suggestion sont étudiés sérieusement, il serait téméraire de contester la réalité de pareils faits, sous prétexte qu'ils ne sont pas entièrement expliqués. La prière, d'ailleurs, qui doit toujours être l'expression d'une entière soumission à la volonté de Dieu, — « Non ce que je veux, ô Père ! disait Jésus, mais ce que tu veux, » et Saint-Augustin *da quod jubes et jube quod vis*, la prière comme le dit Finney, qui part d'un cœur soumis et croyant, porte déjà en elle son efficacité et son exaucement.

Il ne faut donc pas craindre d'user des moyens que Dieu a mis à notre disposition en lui demandant de les bénir et de les rendre efficaces et de même que, dans le monde matériel, nous sommes obligés de nous soumettre à certaines lois physiques pour obtenir certaines fins, il se pourrait fort bien qu'il en fut ainsi dans le domaine spirituel. Pourquoi, par exemple, les parents sont-ils tenus de donner à leur petit enfant une nourriture quotidienne s'ils veulent qu'ils vivent ? C'est que Dieu l'a voulu ainsi ; or, n'est-il pas un aliment spirituel aussi qui doit faire vivre nos âmes ? Dieu aurait-il chargé l'homme de donner à son

enfant la nourriture matérielle, et l'aurait-il dispensé de lui donner la nourriture spirituelle, se réservant de le faire lui-même ? Il est plus juste de supposer que l'homme a aussi des devoirs à remplir à ce sujet, et c'est pourquoi les ministres de l'Evangile, et tous ceux qui annoncent la bonne nouvelle du salut, font une œuvre que Dieu approuve. Ils sont ouvriers avec lui et travaillent à l'accomplissement de ses desseins.

Finney, avec sa croyance à l'enfer et au jugement rétributeur, avait bien sans doute dans sa prédication des expressions que beaucoup ne voudraient pas employer ; par exemple, « si vous ne vous convertissez, vous serez jetés en enfer et périrez dans le feu. » De telles paroles devaient assurément produire une grande impression sur des auditeurs ayant le sentiment de leurs péchés ; mais sans accepter la conception de Finney, ni se servir de ses propres termes, ne peut-on pas dire en toute certitude, s'appuyant sur les Ecritures, que ceux qui ne veulent pas se repentir périront ? Qu'est-ce, en effet, que de résister à l'action de Dieu, sinon se détourner de lui, et quelle en est la conséquence, sinon la mort, la mort spirituelle beaucoup plus effroyable que celle du corps ? Nous entendons dire à tout propos dans la conversation de chaque jour : « Si vous faites ceci, ou si vous ne faites pas cela, vous êtes perdu ! et personne ne s'étonne. La même expression ne conviendrait-elle pas avec autant d'à-propos appliquée aux choses religieuses ? Nous pouvons donc inviter fortement et en toutes occasions les âmes à se convertir, et dire à ceux à qui nous nous adressons : il dépend de vous que vous soyez convertis et sauvés ; c'est à vous d'accepter la grâce que Dieu vous a offerte en Jésus-Christ et de vous repentir ; car Dieu ne peut le faire à votre place.

Là, cependant, ne doit pas se borner le travail du pasteur ou de l'évangéliste ; après avoir réveillé une âme, il importe de la conduire au port, et ce travail peut être plus

ou moins long, suivant les natures, les milieux et les circonstances ; chaque conversion, en effet, est distincte d'une autre, tout en ayant avec elle des points de ressemblance. De plus, la conversion n'est point quelque chose de définitif, achevé une fois pour toutes ; elle est le commencement d'une vie nouvelle, qui nécessite un progrès continu dans la grâce et une sanctification chaque jour plus parfaite. Or, avec ceux qui sont déjà dans la voie de la sanctification, il faut se comporter d'une manière différente de celle que nous employons vis-à-vis des indifférents. Finney, ayant eu une activité presque exclusivement missionnaire, semble avoir méconnu le travail lent et progressif auquel sont appelés la plupart des pasteurs chargés de conduire un troupeau. Mais la prédication du pasteur itinérant, comme l'a été Finney, ne peut être la même que celle du pasteur stationnaire ; de quelle importance et de quelle utilité n'est pas ce travail régulier, progressif et souvent difficile de ce dernier ! Sans ce travail de préparation, la plupart des grands mouvements religieux ne se seraient peut être jamais produits. Il est nécessaire de distinguer entre les moyens qui sont employés dans l'œuvre missionnaire, et ceux non moins indispensables pratiqués dans la majorité de nos églises ; cependant, ces deux manières de travailler à la réalisation du royaume de Dieu sur la terre ne sont point si étrangères l'une à l'autre qu'elles ne puissent être suivies simultanément ; car, loin de s'exclure, elles se complètent au contraire, et c'est pourquoi, sans adopter une méthode d'évangélisation toute faite ; il est de notre devoir, néanmoins, d'user de tous les moyens bons et recommandables, qui ont pour but d'aider le pécheur à venir à celui qui est le Chemin, la Vérité et la Vie parce qu'il conduit au Père qui est dans les cieux.

Vu :

Le Président de la soutenance,

R. ALLIER.

Vu :

Le Doyen,

A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

Table des matières

BIBLIOGRAPHIE.....	3
AVERTISSEMENT.....	5
CHAPITRE PREMIER. — <i>Finney. — L'Homme.</i>	
a) Origine.....	7
b) Conversion.....	9
c) Caractéristique de cette conversion.....	13
d) Education doctrinale.....	17
CHAPITRE II. — <i>Finney. — L'Œuvre.</i>	
a) Théorie des Réveils.....	27
b) Activité de Finney.....	40
c) Conclusion.....	54

